This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

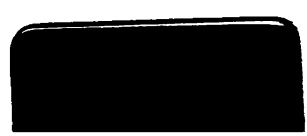
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

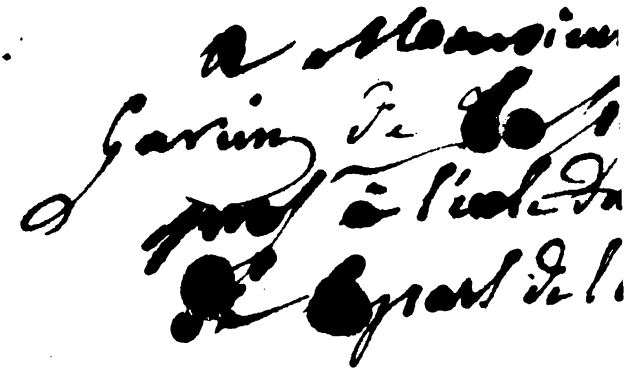
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07077858 8

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

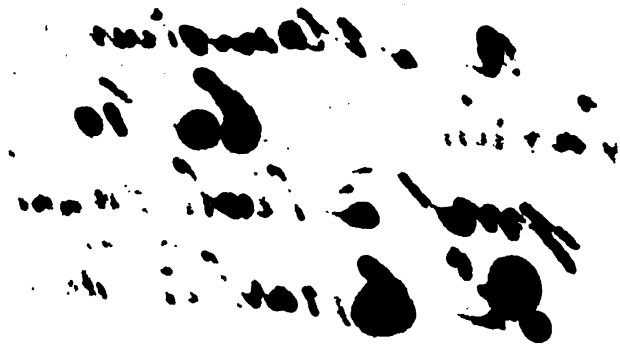




MÉKHITARISTES

DE

SAINT-LAZARE.



MÉKHITARISTES

DE SAINT-LAZARE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE, LITTÉRATURE ARMÉNIENNE

PAR

LE VAILLANT DE FLORIVAL,

CHEV.er DE LA LÉGION-D'HONNEUR, PROF.r D'ARMÉNIEN
A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES DE FRANCE,
M.or DE L'ACAD. DE S. LAZARE.

VENISE,

TYPOGRAPHIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE.

1841.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
616071
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1923 L

A

MONSEIGNEUR

SUKIAS SOMAL,

ARCHEVÈQUE DE SIOUNIK,

ABBÉ GÉNÉRAL DES MÉKHITARISTES

DE SAINT-LAZARE.

Tübingen 28 Ja. 1922

Monseigneur,

Votre Grandeur a daigné confier à mon zèle le soin de composer en francais l'histoire de son couvent, et me permettre de la lui dédier; grâce soit rendue à Votre Grandeur. Je dois aussi solliciter

son indulgence, toute son indulgence, pour le faible talent avec lequel je me suis acquitté d'une si noble tâche.

Connaissant toute la modestie de Votre Grandeur, je me

suis abstenu de paroles trop laudatives ; d'ailleurs, moi, simple particulier, j'aurais été mêler des éloges sans valeur et sans prix aux louanges que donnent aux Mékhitaristes de Venise, les princes

et les rois! témoin S. M. le roi de Bavière, qui, dans les vers qu'elle a composés et adressés à Votre Grandeur, avec lettre autographe, après avoir célébré les vertus, la piété, la science des

Mekhitaristes de Saint-Lazare,
d'où s'échappe sans cesse un rayon
de lumière vivifiante, rappelle qu'ils
vont jusqu'aux extrémités de
l'Asie, répandre les lumières de
la foi et de l'instruction.

Je suis avec le plus profond respect de Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très-humble et obéissant serviteur

LE VAILLANT DE FLORIVAL.

Venise le 2 Novembre 1841.

INTRODUCTION.

—

Parmi les îles qui peuplent les lagunes de Venise, il en est une surtout, (située agréablement à un mille de distance au sud, près du Lido), que le voyageur, roi, prince, ou particulier ne manque pas de visiter: ainsi, dernièrement encore, le roi de Bavière, ce roi littérateur, ainsi le roi de Würtemberg, prince non moins éclairé, sont venus visiter cette île, demander, recueillir avec empressement tous les détails propres à satisfaire leur studieuse cu-

riosité. Tous, petits et grands, pauvres et riches, sont bien accueillis.

Quelle est donc cette île hospitalière? C'est Saint-Lazare. Mais, avant d'apprendre son histoire moderne, parcourons rapidement son histoire ancienne.

Cette île, dont le nom primitif est sans doute inconnu, fut, au XII^e^ siècle, donnée par Hubert, Abbé de Saint-Hilarion, à un pieux personnage du nom de Leone Paolini.

Leone Paolini, en 1182, concéda à la République, l'île en toute propriété, pour y bâtir un hôpital, et une église sous l'invocation de Saint Léon, en faveur des malheureux, qui revenaient de l'Orient, affectés de la lèpre.

Lors de la cessation du mal de Saint-Lazare, en 1394, l'île qui avait pris le nom du pauvre lépreux de l'évangile, nom qu'elle a toujours conservé depuis, fut convertie en dépôt de mendicité, et, peu après, abandonnée, à cause de son éloignement de la ville. Les bâtimens tombèrent en ruine, il ne resta plus, pour ainsi dire, qu'une église délaissée et un jardin au milieu des eaux.

Qui eût dit alors, selon la belle expression

d'une noble et savante dame vénitienne *, que ce petit point dans les vastes lagunes qui entouraient le siége de la fameuse république, devait lui survivre, et devenir célèbre par tout le monde, quand elle, elle ne serait plus?

Voyons comment ce petit point, l'île Saint-Lazare, est devenu célèbre par tout le monde; voyons l'origine, les développemens, les progrès successifs et constans des Mékhitaristes de Saint-Lazare. Commençons par la biographie de leur fondateur.

* M.me Micheli Rénier, auteur d'un article en italien sur Saint-Lazare.

PRÉCIS

DE LA VIE

DE MÉKHITAR.

Le 7 février 1676 naquit dans une petite ville de l'Asie-Mineure, en Arménie, à Sébaste, un enfant, qui devait être un jour un grand sujet de joie pour sa nation, un enfant de qui le nom devait retentir comme un nom bienfaisant parmi les siens, et commander l'admiration de quiconque admire le génie et la vertu.

Manoug, c'est à dire Enfant, cher enfant, fut le premier nom que reçut le fils unique de

Pierre et de Charistan: encore quelques années, et il sera appelé Mékhitar, *consolateur*, lorsqu'il prendra l'habit monacal; comme si la providence eût voulu déjà, par ce nom imposé au jeune lévite, montrer en lui le consolateur futur de sa nation. Mais n'anticipons pas sur les événemens; voyons Manoug enfant, voyons ce qu'il fut; un enfant accompli, une créature céleste, qui avait de l'enfance les grâces, les qualités naïves, qui la font aimer, sans aucun des défauts qui la déparent.

Manoug, doué par la providence de ces heureuses dispositions, qui annoncent, préparent et font les Saints; dispositions excitées, développées par un père religieux, par une mère aussi pieuse que tendre, comme une jeune plante que cultivent des mains soigneuses, croissait et s'élevait. Dès l'âge de cinq ans, Manoug, confié à un bon prêtre, apprit bien vite ce que les autres enfans apprennent quelquefois si lentement. Tels furent ses progrès rapides dans l'étude, tels furent les signes évidens de sa vocation précoce, qu'à peine âgé de neuf ans, il recevait à Sébaste, au couvent de Sainte-

Croix, les quatre ordres mineurs. Dès-lors, la vie ne fut plus pour le jeune clerc, qu'une vie de prière, d'étude: les saintes Écritures étaient ses lectures favorites, les mortifications, ses plaisirs. Enfin, à quinze ans, non sans de vives instances, souvent repoussées par de tendres parens, Manoug entra au couvent de Sébaste, y reçut de l'évêque Ananias l'habit religieux, le nom de Mékhitar, et le diaconat.

Jeune homme, vous l'avez compris, tout ce que signifie ce nom de Mékhitar, *consolateur;* il vous a été donné comme nom de votre bisaïeul, mais, ce que votre bisaïeul n'a pu faire, lui, dans l'intérieur privé de la famille, vous le ferez, vous, lumière placée sur le chandelier de l'Église: trop modeste pour avoir la conscience de votre capacité, vous ne pensez pas que vous êtes un de ces hommes rares, réservés par la providence de Dieu pour de grandes choses, pour régénérer leurs semblables; mais, fidèle à suivre les inspirations de la grâce, vous marchez déjà dans les voies qu'elle vous prépare.

Pressé, tourmenté par le désir de s'instruire, d'avancer dans la perfection de la vie religieuse, Mékhitar crut arriver à son but, en allant au couvent d'Echmiadzine, la métropole des églises d'Arménie; mais à Echmiadzine n'était pas non plus tout ce que cherchait le zélé, le studieux Mékhitar. D'Echmiadzine Mékhitar passant par Sébaste, s'arrêta quinze mois au couvent de Passène, où l'évêque lui confia la surveillance de l'église et le soin d'instruire les enfans; puis Mékhitar retourna à Sébaste, y prêcha la doctrine de l'orthodoxie catholique, comme il avait déjà fait au couvent de Passène. Quatorze mois après, Mékhitar s'en vint à Alep: là, il reçut du P. Antoine Beauvilliers, qu'il avait autrefois connu en allant de Sébaste à Echmiadzine, un certificat qui prouve et les sentimens d'estime du missionaire français pour le jeune diacre arménien, et les vues de celui-ci. « Je soussigné, prêtre de la société de » Jésus, atteste que, connaissant Mékhitar, re- » ligieux arménien, diacre, fils de Pierre, né à » Sébaste, de la religion catholique, dont il a » fait en ma présence une profession sincère, » convaincu que cet excellent jeune homme

» brûle du désir de propager la foi, d'opérer » parmi les siens une réunion intime avec l'É- » glise romaine; pieuse entreprise, qu'il est » très propre à exécuter, à cause de l'inno- » cence de ses mœurs, de son éminente piété, » de sa profonde connaissance des Saints-Pères » arméniens, dont il est toujours prêt à citer » le témoignage, je n'ai pu m'empêcher d'ap- » prouver le dessein qu'il a formé d'aller à » Rome »

D'Alep Mékhitar passa dans l'île de Chypre; là, arrêté dans ses projets par une longue et douloureuse maladie, il dut même les ajourner; à peine entré en convalescence, il dut retourner à Sébaste, tant pour rétablir ses forces épuisées, que dans l'intérêt bien entendu des affaires présentes de l'Église d'Arménie. Bonne et tendre mère de Mékhitar, vous avez pleuré, vous pleurez du matin au soir, et du soir au matin, ce fils chéri qu'on vous a dit mort; pleurez encore, mais pleurez de joie; votre fils vous est rendu, le voici qui vient à vous!

Mékhitar, à peine rétabli, rentra dans son

ancien couvent de Sainte-Croix: pressé par l'évêque, par les religieux, par les fidèles, qui triomphèrent enfin des scrupules de sa modestie, le jeune diacre de vingt ans fut ordonné prêtre en 1696, au milieu d'une grande pompe préparée en son honneur.

Plus pénétré que jamais de toute l'étendue de ses devoirs, Mékhitar ne cessait de prêcher avec zèle et succès la vérité des doctrines catholiques. Mais, comme si une voix intérieure lui eût dit, qu'il devait être utile, non à une partie du troupeau seulement, mais à tout le troupeau de l'Église arménienne, Mékhitar, traversant avec ce courage qui triomphe de tout, les vicissitudes sans nombre, compagnes inséparables des grandes entreprises, se rendit à Constantinople. Il venait y chercher de puissans protecteurs, il trouva partout cette timidité craintive qui accueille avec effroi, et repousse par peur des desseins hardis, que l'homme faible ne comprend pas, que l'homme fort peut seul et concevoir et exécuter. Mais l'homme fort doit être prudent aussi, pour ne pas se briser devant les difficultés, en voulant les bri-

ser; il sait, pour les vaincre, attendre les circonstances favorables. C'est ainsi que, le sage Mékhitar crut devoir cette fois borner son zèle à annoncer au peuple arménien les vérités de la foi catholique, renversant une à une, par la puissance de sa parole, fortifiée de toute l'autorité des Pères de l'Église arménienne, les barrières qu'ont élevées l'ignorance des vrais principes, quelques subtilités de mots, entre la plupart des Arméniens et la grande communion de l'Église romaine.

Obligé de quitter Constantinople, Mékhitar alla porter dans l'intérieur de l'Asie, ses vertus et son zèle. Au couvent de Passène il enseigna la théologie avec distinction, fit éclater sa charité à l'occasion d'une épidémie, en soignant les malades. Le supérieur, les religieux, par une violence faite à sa modestie, lui conférèrent le titre de Vartabied, ou docteur ecclésiastique. Suivant à la lettre ce précepte donné aux Apôtres, par le Sauveur des hommes: «Allez, prêchez partout mon Évangile». Mékhitar annonçait en tous lieux la parole de Dieu. L'étude, les bonnes œuvres remplissaient tous

les momens qu'il ne donnait pas à l'instruction des autres. Enfin, après deux ans de pénibles voyages, Mékhitar, croyant les temps meilleurs, revint à Constantinople.

Homme patient et résigné, courageux, sublime, ce n'est là que le sommaire de vos travaux; mais ce qui n'est pas dit ici, ce sont toutes vos tribulations: maladies fréquentes, fatigues continuelles, tempêtes sur mer, tempêtes sur terre, accueil souvent froid et repoussant, persécutions, vous avez tout éprouvé, et vous avez tout surmonté; vous avez souffert la faim, la soif, en disant: «Seigneur, j'espère en vous, Seigneur». Ce que l'homme riche ne peut faire, même avec beaucoup d'or, vous pauvre, sans argent, vous l'avez exécuté. Courage, homme de Dieu! le jour de la récompense approche.

Arrivé à Constantinople, en 1700, Mékhitar se livra de nouveau à la prédication, à toutes les fonctions du sacerdoce. Retiré avec trois disciples dans un faubourg de Constantinople, à Péra, il méditait, il préparait les grands projets d'association, projets qu'il avait formés pour

le bien de sa nation; il publiait des livres utiles à son instruction, tels que l'Imitation de Jésus-Christ, etc.

Cependant la jalousie parvint à susciter une persécution contre le vertueux Mékhitar, qui, pour échapper à ses ennemis, se réfugia chez les capucins, puis dans la maison de l'ambassadeur de France.

Mékhitar, pensant avec raison que le séjour orageux de Constantinople ne pouvait convenir à sa société naissante, qui avait besoin de toute la tranquillité d'une vie paisible, pour se développer, croître et se livrer à l'étude, Mékhitar réunit ses disciples au nombre de dix. Il fut convenu que, pour se soustraire aux nouvelles tribulations qui les menaçaient à Constantinople, et aussi pour ne pas trop s'éloigner de cette grande ville, où devaient rester tant d'affections, on tenterait de s'établir en Morée, pays chrétien, assez proche, alors sous la domination des Vénitiens. Mékhitar, et les enfans de Mékhitar, avant toute entreprise, le 8 septembre 1701, voulurent se met-

tre sous la protection de la Mère de Dieu « Vierge sainte, » s'écrièrent-ils d'une commune voix, « nous nous consacrons à votre service, en qualité de fils adoptifs; soyez à jamais notre refuge et notre appui ». La devise de la congrégations, devise dès lors ainsi réglée, Ո. Կ. Վ. Ա. lettres initiales des mots Որդեգիր Կուսին Վարդապետս Ապաշխարութեան, *Fils adoptif de la Vierge, docteur de la pénitence,* perpétue encore aujourdhui le souvenir de cette pieuse consécration.

D'après la délibération du conseil, Mékhitar envoya en Morée quelques religieux pour prendre connaissance du pays, s'enquérir des ressources qu'il pourrait offrir. Comme les informations parurent favorables, plusieurs religieux allèrent rejoindre leurs compagnons en Morée. Quant à Mékhitar, toujours poursuivi par des haines injustes, il ne parvint à se réunir aux siens, qu'en traversant mille dangers. Enfin grâce au ciel, l'homme de Dieu a été sauvé: Mékhitar débarqua à Zante, d'où il vint retrouver ses frères à Nauplie.

Mékhitar et les siens, après avoir parcouru différentes localités, crurent à propos de se fixer à Modon, qui, ville fortifiée, semblait devoir être un séjour sûr et tranquille. Ils obtinrent facilement des autorités vénitiennes la permission nécessaire à l'exécution de leur projet, et même quelques propriétés.

Le premier soin de Mékhitar fut ensuite de donner à sa société une règle fixe. Celle de Saint Antoine Abbé, à laquelle il ajouta le devoir de la prédication apostolique, lui parut convenable. Les membres de la communauté furent partagés en catégories d'âge: la vieillesse, la maturité, l'enfance eurent un local séparé: chacun eut ses devoirs, ses fonctions: le costume, la nourriture, le temps de la prière, celui de l'étude, du repos, des récréations, tout fut réglé. Les constitutions de l'ordre ainsi fixées, furent présentées aux autorités vénitiennes, qui les confirmèrent avec empressement, de la manière la plus honorable pour la nouvelle congrégation et son digne supérieur. Puis, ces constitutions furent portées à Rome, par deux religieux, et soumises à l'approbation du Pape Clément XI.

Cependant Mékhitar se livrait avec ardeur à l'étude des langues latine et italienne, etc; traduisait même des ouvrages utiles à sa nation. Il entreprenait la construction d'un monastère, déjà même un des côtés était achevé; mais malheureusement les ressources étaient épuisées, des dettes contractées. Enfin, après trois ans de privations et de sacrifices, grâce aux généreuses offrandes du gouverneur Angelo Emo et de l'amiral Mocenigo, les travaux purent être continués, poursuivis avec activité; la première pierre de l'église fut posée avec grande pompe en 1708. Tout allait ainsi au gré des désirs de la communauté, les dettes étaient acquittées, la construction du couvent, bientôt celle de l'église achevée. La sanction du Pape Clément XI avait confirmé, consacré l'existence du nouvel ordre, sous la règle de Saint Benoit, substituée à celle de Saint Antoine. Les mauvais jours paraissaient irrévocablement passés; tout présageait un heureux avenir; et Mékhitar, reconnu Abbé par le souverain Pontife, pouvait se livrer avec ardeur, sans crainte et sans trouble, au développement de ses sages institutions. Heureux au milieu de ses disciples,

dont le nombre augmentait successivement, Mékhitar réformait, améliorait l'étude de la théologie et de la philosophie, mettait chaque jour ses religieux en état de recourir moins souvent à la charité publique et de vivre honorablement à la sueur de leur front; les préparait de plus en plus à pouvoir répandre parmi les Arméniens les lumières de la vraie foi, de l'instruction. Travailler à cette double tâche avait toujours été la pensée dominante de toute la vie de Mékhitar; cette pensée l'avait soutenu dans ses voyages, dans ses fatigues, dans ses tribulations, dans ses dangers. Les sciences profanes étaient aussi cultivées. Mékhitar lui même, considéré ici seulement comme fondateur sage et éclairé, occupera, comme auteur, une place distinguée dans la notice de la littérature arménienne.

Tel était, après douze ans de peines et de fatigues, depuis l'arrivée à Modon, l'état prospère des choses pour Mékhitar, pour ses enfans, les Mékhitaristes, lorsque l'invasion de la Morée par les Turcs se prépara et vint déranger, ruiner des projets d'avenir si bien conçus, si heureusement en voie d'exécution.

Que fera le prudent Mékhitar? Sans attendre des malheurs possibles, imminens, il mettra ordre à ses affaires; il rassemblera ses disciples, il ira s'agenouiller avec eux aux pieds des autels de celui qui distribue les biens et les maux, aux pieds de Marie sa mère adoptive, et il partira avec onze des siens, pour sauver au moins une partie de la famille; quelques-uns de ses enfans obtiendront le périlleux honneur de garder la patrie commune, le monastère de tous.

Arrivés à Venise, au mois de Mai 1715, les pauvres exilés, au lieu de ce beau couvent que ils ne devaient plus revoir, ne trouvèrent pour les abriter qu'une simple maison. Heureux encore au milieu de leurs infortunes, s'ils n'avaient pas craint pour la vie de leurs frères, restés à Modon; car la ville avait été prise, saccagée; les victimes sans nombre; on disait même que des religieux arméniens avaient été massacrés dans l'église de leur couvent; nouvelle heureusement fausse.Ces religieux, faits captifs, emmenés à Constantinople, rachetés par des Chrétiens, purent, à force de peines, rejoindre leur père, leurs frères à Venise, et les brebis dispersées furent rassemblées autour du pasteur.

Privés de leur couvent, privés de leurs revenus, les Mékhitaristes étaient réduits à un état voisin de l'indigence. Ils ne vivaient que du produit des messes; pour conserver cette ressource, Mékhitar ne voulait pas s'éloigner de la ville; il voulait y obtenir du Sénat un emplacement convenable pour sa communauté. Mais les lois de la République s'opposaient à l'introduction de tout nouveau couvent dans l'intérieur de Venise. Enfin, après bien des sollicitations, appuyées par le Pape Clément XI, justifiées par le témoignage honorable des autorités vénitiennes en Morée, Mékhitar obtint du Sénat, en vertu d'un décret du 8 septembre 1717, la cession à perpétuité d'une petite île, située dans les lagunes, et appelée Saint-Lazare.

Vierge sainte, protectrice des affligés, mère adoptive de Mékhitar, des Mékhitaristes, vous avez voulu faire d'un des jours qui vous sont consacrés, un jour à jamais mémorable pour vos enfans. Ce jour avait été celui de leur consécration à votre service, celui de leur prise de possession du couvent de Modon, c'est aussi le jour, où de pauvres religieux exilés retrou-

vent une nouvelle patrie ; ce sera aussi à pareil jour qu'ils obtiendront en 1810 de Napoléon, le privilége de survivre à la destruction générale des couvens en Italie.

Mékhitar et ses enfans s'empressèrent de se réfugier dans les bâtimens délabrés de l'île Saint-Lazare, qui avait été dans les anciens temps une maladrerie, puis un hopital, puis était devenue presque abandonnée. On dut se borner aux réparations les plus urgentes ; heureusement l'état de l'église, quoique détérioré, permettait d'y célébrer les saints mystères.

Sur ces entrefaites, Mékhitar fut appelé à Rome par le Pape Clément XI ; il eut le bonheur, non seulement de convaincre le souverain Pontife et le Sacré Collége, de la pureté de ses intentions et de sa doctrine ; mais aussi d'obtenir pour son ordre différentes faveurs ecclésiastiques et la confirmation du privilége d'envoyer des missionaires en Orient.

Revenu heureusement quelques mois après parmi les siens, Mékhitar s'appliqua tout entier

à parfaire son ouvrage, à compléter, modifier, améliorer ces réglemens intérieurs, qui ne sont point la base constitutive d'un couvent, la pierre angulaire de l'édifice, mais sans lesquels il n'y a ni vie ni prospérité possibles.

Il forma de plus en plus ses religieux à la perfection de la vie monastisque, aux lumières, comme aux vertus de l'apostolat: il donna tous ses soins à l'éducation des jeunes lévites; il organisa une imprimerie arménienne à Venise, imprimerie où furent publiés, même de son temps, comme le montre le catalogue, des ouvrages éminemment remarquables.

Tous ces soins, que la plume rapide signale d'un seul trait, furent pour Mékhitar le travail incessant de chaque jour. Si un père de famille, dont l'autorité est protégée par les lois, a souvent tant de peine à régler, à diriger vers le bien l'éducation de quelques enfans, quelle peine, quelle sollicitude ne faut-il pas au chef, surtout au fondateur d'un couvent, pour organiser, gouverner, administrer sagement, prudemment, heureusement une réunion de per-

sonnes, d'abord étrangères les unes aux autres, étrangères à lui-même, qui doivent, pour se soumettre toujours au joug de l'obéissance, non seulement accepter ce joug par des vœux solennels, mais aussi avec amour constant, réfléchi, mérité: hé bien! Mékhitar sut obtenir ces heureux résultats.

Cependant treize années s'étaient écoulées depuis l'installation des Mékhitaristes à Saint-Lazare. Les masures qu'ils y avaient trouvées, devenues d'ailleurs trop étroites pour le peuple saint, n'étaient plus même habitables. Il y avait donc nécessité, urgence de bâtir sur ces ruines un nouveau couvent. Mais les dépenses devaient être énormes. Que fit Mékhitar? il commença et il espéra; il espéra en Dieu, et son espérance ne fut pas trompée. Celui qui prend soin de vêtir avec tant de pompe et d'éclat une simple fleur, le lis des champs; celui qui nourrit le passereau, pouvait-il abandonner des enfans si tendres et si soumis? Le monastère s'éleva: Mékhitar en fut le seul architecte, il pourvut à tous les besoins, et signala son goût pur et sévère, là, où il devait éclater, dans la construc-

tion, la disposition de la bibliothèque, et du réfectoire. Malheureusement il dut se borner à raccorder l'église, déjà vieille de cinq ou six cents ans, avec les bâtimens; toutefois, en substituant une voûte cintrée au plafond plat, et des colonnes de marbre à de vieux piliers de pierre.

Pour ne point interrompre la vie de Mékhitar, achevons d'en parcourir la dernière période, renvoyant ailleurs la description des lieux. Tous les travaux étant terminés, les religieux, et même de nobles Vénitiens voulaient élever une statue au fondateur, dans le lieu le plus apparent du monastère; mais Mékhitar se refusa toujours à cette ovation; il permit seulement qu'une simple inscription arménienne et latine rappelât que le monastère fut entièrement construit en 1740, sous Mékhitar de Sébaste, premier Abbé.

Peu d'années s'écoulèrent ensuite jusqu'aux premières atteintes de la maladie qui devait ravir trop tôt Mékhitar à l'amour de ses enfans. Chaque jour de ces années fut rempli par des

vertus, marqué par l'exécution de quelque projet utile au monastère, utile à la nation arménienne, dont le bien être et l'instruction étaient le but constant des efforts de Mékhitar. Ennemi des richesses et du superflu, Mékhitar refusait souvent les dons qu'on lui offrait, ou n'en prenait qu'une portion, strictement nécessaire aux besoins de sa communauté.

Une première maladie vint éprouver sa résignation, toute sa confiance en Dieu; mais cette maladie devait céder aux remèdes de l'art, et Mékhitar, quoique déjà agé de soixante-et onze ans, recouvra une santé si chère, si précieuse à ses enfans, à sa nation. Les trois années que Dieu le laissa encore au milieu des siens, furent consacrées, comme l'avaient été celles de sa vie entière, à l'accomplissement de tous les devoirs, de toutes les vertus, et au perfectionnement progressif de sa grande œuvre.

Enfin, en 1749, la même maladie se renouvela. Les douleurs, chaque jour plus intenses, qui travaillaient d'heure en heure, de minute en minute, à ruiner, à détruire un corps

affaibli, usé par l'âge, par les fatigues, ne pouvaient rien sur une âme aussi forte, aussi résignée. « Seigneur, disait souvent Mékhitar, au milieu de ses plus cruelles souffrances, vous connaissez ma soumission entière à vos volontés; faites de moi, votre serviteur, ce qu'il vous plaira; si vous daignez me consoler, soyez béni, si vous voulez me laisser dans l'affliction, soyez également et toujours béni. » Le malade demanda et reçut plusieurs fois le Saint-Viatique, toujours avec une vivacité de sentimens, une ferveur communicative qui eût pénétré de croyance et d'admiration l'incrédulité elle même; mais il n'y avait là, autour du lit du mourant, que de pieux serviteurs de Dieu, qui priaient et pleuraient. Cependant Mékhitar consolait ses enfans, appelait sur eux les bénédictions du ciel: « Bénissez Seigneur, s'écriait-il d'une voix mourante, bénissez cette communauté, conservez la dans votre amour, gouvernez la dans votre bonté: et vous, Mère de mon Dieu, soyez toujours pour cette communauté qui vous appartient, une Mère toute-miséricordieuse ».

Enfin, le 19 Avril 1749, Mékhitar reçut le

dernier sacrement des vivans, l'extrême-onction, et le 29, à l'âge de 74 ans, après deux mois et demi de souffrances et de résignation, le juste n'était plus; il était allé recevoir dans le ciel le prix de sa foi, de ses vertus, et de cinquante années de travaux apostoliques.

Qui pourrait peindre la douleur des enfans de Mékhitar ? Elle était égale à leur infortune, à la grandeur de la perte qu'ils venaient de faire. De tristes préparatifs devaient encore prolonger un triste spectacle. Mékhitar fut exposé trois jours entiers à la vénération publique; puis, au milieu d'un grand concours de fidèles, après toutes les cérémonies de l'Église, il fut déposé dans la modeste tombe qu'il s'était lui-même préparée, et d'où, un an après, son corps fut retiré, dans un état parfait de conservation, pour être placé dans un lieu plus digne, au pied du grand-autel; un marbre noir recouvre sa tombe, et sur ce marbre funéraire on lit, en vers arméniens, le récit abrégé de ses vertus, et de ses œuvres.

« La mémoire du juste ne périra pas avec

lui » celle de Mékhitar vit et vivra, de siècle en siècle; elle vivra parmi ses enfans, car chaque année, ils célèbrent l'anniversaire de sa mort, et redisent ses mérites; elle vivra parmi ses compatriotes, car ils lui doivent et lui devront le bienfait de l'instruction; elle vivra parmi les savans de toutes les nations, car tous reportent vers Mékhitar, comme un tribut de reconnaissance et d'admiration, la première cause des utiles travaux des Mékhitaristes.

PROGRÈS.

ÉTAT PRÉSENT

DES MÉKHITARISTES.

Fidèles aux enseignemens de leur Fondateur, les Mékhitaristes ne cessèrent de travailler à l'instruction morale et religieuse des Arméniens; ils y travaillèrent par tous les moyens possibles; en formant sans cesse de nouveaux sujets, composant des ouvrages, envoyant des missionnaires à Constantinople, en Arménie.

Sous le Rév. Docteur Étienne Melchior de Constantinople, Abbé successeur immédiat de Mékhitar, quelques Mékhitaristes allèrent fon-

der à Trieste, puis à Vienne, une communauté, tout à fait distincte, quoique portant le même nom et travaillant au même but.

A l'Abbé Melchior succéda en 1800 le Rév. docteur Étienne Acontius Köver, noble arménien de Transylvanie. C'est le premier Abbé des Mékhitaristes, élevé à l'Épiscopat. L'Abbé Acontius eut à traverser des temps difficiles; il obtint, heureusement, de Napoléon, alors maître de l'Italie, la conservation du couvent des Mékhitaristes, qui survécut ainsi à la destruction générale des couvens. Sous Acontius, la communauté, sans rien abandonner de sa constitution monastique, s'érigea en académie; titre qu'elle justifie par des travaux vraiment académiques. Le sage Acontius gouverna vingt-quatre ans, et fut remplacé en 1824, dans son double titre d'Abbé et d'Archevêque *in partibus* de Siounik par le Rév. docteur Sukias de Somal.

Sous l'administration sage et éclairée de M.gr Sukias, les Mékhitaristes ont fait et font chaque jour de rapides progrès en toutes choses. Le cercle des connaissances s'agrandit; à

l'étude des langues arménienne, latine, on joint l'étude des langues modernes les plus importantes; les méthodes s'améliorent, et facilitent l'enseignement des lettres et des sciences, de nombreuses traductions d'auteurs français, italiens, allemands, anglais, sont publiées et se publient.

Deux colléges séculiers, l'un à Padoue, fondé par un Arménien des Indes, feu M. Samuel Moorat, l'autre à Venise fondé aussi par un Arménien des Indes, feu M.r Édouard Raphaël; tous les deux colléges, administrés par l'Abbé des Mékhitaristes, qui y met des directeurs et des maîtres habiles, pris parmi ses religieux, admettent gratuitement de jeunes Arméniens, lesquels, après avoir reçu le bienfait d'une instruction étendue et variée, retournent la propager dans leur patrie.

Considérés comme missionnaires, les Mékhitaristes ont aussi parfaitement suivi, développé les intentions de leur fondateur: ils travaillent à l'œuvre apostolique à Constantinople, en Arménie, en Hongrie, en Transylvanie. Tout en

cultivant la vigne du Seigneur, ils trouvent çà et là des manuscrits précieux, soit d'auteurs arméniens originaux, soit de traductions anciennes, faites sur le grec, comme la chronique d'Eusèbe, Philon, etc.

Il faut espérer, dans l'intérêt de la science comme de la religion, que le cercle des missions s'agrandira de plus en plus, qu'enfin tous les lieux de l'Arménie seront bien reconnus, bien fixés, le cours des fleuves déterminé, la position des anciennes villes constatée. L'archéologie, les sciences naturelles ne gagneraient pas moins que la géographie, à un travail d'exploration bien dirigé, bien exécuté.

Après avoir signalé plutôt que décrit quelques-uns des travaux des Mékhitaristes, parcourons la partie qu'on pourrait appeler la partie matérielle et locale de l'établissement, si, à la description des lieux, ne se joignait naturellement celle des études et des exercices religieux qui s'y font.

Le couvent des Mékhitaristes de Saint-Lazare,

situé dans les lagunes, jouit de tous côtés d'une vue magnifique. Comme tous les couvens, c'est un carré, entouré de portiques, avec un préau, converti en jardin agréable. Pour ne pas entrer dans des détails minutieux, bornons nous à signaler à l'attention, l'église, le réfectoire, les bibliothèques, l'imprimerie; seuls endroits de l'établissement, que tout le monde est admis à visiter.

1.° *Eglise.* Des deux côtés de la porte extérieure de l'église, sont deux monumens funèbres, en forme de tombeaux; celui à droite, pierre et marbre, d'une architecture antique et singulière, renferme les cendres d'un ancien directeur de l'ile, lorsqu'elle servait d'hôpital, comme le prouve l'inscription suivante en lettres gothiques et sans date connue.

HOC PROBUS ET SAPIENS ORTUS DE PROLE ZUCHOLA
CLAUDITUR IN TUMULO, CUI COSTANTINUS IN URBE
NOMEN ERAT, LAZZARI CURATOR, AMATOR ET ALMI
COMPATIENS INOPUM, DOMINI IN HONORE SUPERNI.

Le monument à gauche, tout moderne, en

marbre blanc, également adossé au mur, attend encore, heureusement, les restes de son fondateur, M.r le Chevalier Alexandre Raphaël, Arménien des Indes.

De plus, des deux côtés de la porte extérieure de l'église, sont deux inscriptions, l'une en vers arméniens, l'autre en latin, qui rappellent la visite de Pie VII en 1800.

L'église simple et modeste, mais bien tenue, renferme cinq autels. Au pied du maître-autel, est la tombe de Mékhitar; à droite du sanctuaire, on voit une belle copie de la Vierge de Sassoferrato, exécutée par un Turc converti, Jean Émir. Dans le chœur, qui n'est pas, comme dans la plupart des églises de couvens, situé derrière le grand-autel, sont deux autres autels, également bien ordonnés; celui de droite, est décoré d'un tableau représentant le roi arménien Dertad, baptisé par le patriarche S. Grégoire-le-Grand, l'Illuminateur de l'Arménie; l'autre autel, est orné d'un Christ sculpté en marbre. On voit aussi, adossés au chœur, deux tableaux représentant, celui à droite, Saint-Mesrob, qui porte

sur la poitrine l'empreinte des caractères arméniens qu' il a inventés par la grâce d'en haut; celui de gauche, saint Isaac, patriarche d'Arménie, en habits épiscopaux. En dehors du chœur, sont deux autres autels, l'un à droite, dédié à saint Antoine, représenté dans le tableau du fond, l'autre à la Vierge, dont le tableau paraît assez bon. Au côté droit de l'église, se trouve une sacristie spacieuse et bien garnie. Au côté gauche, s'élève le Campanile vénitien ou colonne carrée, assez élevée, terminée par un clocher.

Après avoir décrit l'église, arrêtons-nous un moment pour parler des cérémonies. Comme tous les Orientaux, les Arméniens conservent leur rit, qu'ils célèbrent dans leur langue. Aux jours de fête surtout, la richesse, la diversité des costumes, tuniques variées en couleurs, en broderies, pour les enfans de chœur, tuniques plus magnifiques, relevées d'or et d'argent, pour les diacres, chappe et tiare antique pour le célébrant, ou costume antique et superbe d'évêque pour l'Abbé, s'il officie, la singularité des chants; tout, même la longue barbe, qui ajoute à l'air

vénérable des vieillards, ennoblit la figure des hommes faits, décore celle des jeunes Pères, tout commande et captive l'attention. Quoique le fonds de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. A certains temps du sacrifice, un rideau vient séparer le sanctuaire du reste de l'église, selon l'antique usage; à l'élévation, le célébrant se tourne plusieurs fois devant les assistans; ses gestes majestueux, sa voix lente, émue, fortement accentuée, expriment bien toute la sainteté du Mystère.

Outre les fêtes de l'Église en général, les Mékhitaristes en ont de particulières et de nationales, telles que celles de Saint-Grégoire, Saint-Isaac, Saint-Mesrob etc. ils célèbrent avec une pompe extraordinaire toutes les fêtes de la Vierge, celle de Saint-Antoine, patron de leur couvent, celle de Saint-Lazare, patron de l'île.

Chaque jour les Mékhitaristes vont à l'église à cinq heures du matin, dire l'office de la nuit; les messes se prolongent toute la matinée. A

midi, un autre office les réunit encore dans le lieu saint, et ils y retournent à trois heures pour prier de nouveau.

Le dimanche et les jours de fête les habitans des îles voisines viennent entendre la messe à Saint-Lazare.

Les Mékhitaristes desservent aussi une petite église à Venise, *Sainte-Croix des Arméniens*, bâtie par Sansovino, sous la République, aux frais des Arméniens.

Comme tous les ordres religieux constitués, celui des Mékhitaristes de Saint-Lazare entretient à Rome, près le Saint-Siége, un procureur général et son secrétaire, dans une maison à eux appartenante, tout-à-fait distincte de l'hospice ou asile avec église, que possède à Rome la nation arménienne.

2.° *Réfectoire.* Le réfectoire est une salle longue de soixante pieds sur vingt-cinq de large, d'une hauteur proportionnée, bien éclairée, garnie dans son pourtour, à la hauteur de six pieds,

d'une boiserie à compartimens en marqueterie; de bancs attachés au mur, avec planches sous les pieds; de quatre tables placées de chaque côté, contenant chacune six personnes, et séparées l'une de l'autre pour la commodité du passage; plus, au haut bout de la salle, d'une table réservée à l'Abbé et à son vicaire. Derrière cette table, au dessus de la boiserie, est une Cène, bien exécutée.

Durant les repas, qui se prennent deux fois par jour, l'un à midi et demi, l'autre à huit heures du soir, un novice, assis dans une chaire élevée au milieu du côté gauche du réfectoire, lit quelques passages des Livres Saints, puis des anciens auteurs arméniens, ou de l'histoire d'Arménie. Ainsi l'on observe le plus grand silence, que recommande d'ailleurs une inscription gravée au dessus de la porte intérieure du réfectoire.

Outre ces deux repas, où l'on trouve une nourriture suffisante, le matin, on prend un léger déjeuné.

Les jeûnes sont peu multipliés; l'abstinence est presque bornée à celle prescrite à tout catholique.

3.° *Bibliothèque.* La bibliothèque, où l'on monte par un escalier placé près du réfectoire, est assurément la pièce la plus remarquable de tout le couvent, et serait même digne du palais d'un roi. On admire avec raison l'entrée majestueuse, la grandeur de cette bibliothèque; les trois médaillons et autres ornemens qui décorent le plafond. Le grand médaillon du milieu représente le martyre de Sainte Catherine; les deux autres médaillons, celui près de la porte, représente les quatre principaux Docteurs de l'Église romaine; l'autre médaillon du fond, les principaux Docteurs de l'Église arménienne.

On remarque la belle menuiserie de la bibliothèque, disposée des quatre côtés, et divisée en armoires vitrées, fermant à clef. Un choix d'ouvrages religieux, littéraires, scientifiques; quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzevir, des Aldini, garnissent les rayons de cette bibliothèque.

La salle bien éclairée des deux côtés dans sa longueur, est ornée:

A Du buste de Mékhitar, en marbre de Carrare, parfaitement exécuté, à Rome en 1833, par M.r le Chevalier Fabris, élève de Canova, et digne de Canova.

B D'un papyrus Birman, à double face, très-curieux, très bien conservé, et placé dans un cadre à bascule.

C D'une momie très bien conservée, entourée de bandelettes, et, chose très-curieuse et très-rare, couverte par devant d'une espèce de réseau formé de petites perles, plutôt porcelaine que vitreuses.

D'après les cartouches peints sur la boîte-enveloppe, on a dit que cette momie, qui paraît d'ailleurs de la race nègre, était le fils d'un pontife du temple d'Ammon, dans la Haute-Égypte.

Cette momie est un don précieux fait aux Mékhitaristes de Saint-Lazare, par leur illustre compatriote, S. Exc. le premier ministre

du Vice-roi d'Egypte, par Boghos-Bey, ce ministre éclairé qui seconde, exécute si bien les intentions civilisatrices de Méhemmed-Ali.

En sortant de la grande bibliothèque, qu'on nomme la bibliothèque occidentale, après avoir traversé une pièce de séparation, on entre dans la bibliothèque orientale, salle de moyenne grandeur. Là sont rassemblés, d'un côté, environ quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Dans une autre division, on voit les livres arméniens imprimés à Vienne, en Turquie, en Russie, en Arménie, aux Indes, partout ailleurs qu'à Saint-Lazare. Un exemplaire de chacun des ouvrages imprimés au couvent est déposé dans une autre division de cette bibliothèque; enfin, dans un autre compartiment, on a réuni et classé avec méthode des objets d'histoire naturelle, des curiosités de différens pays.

Tout Français, et même tout ami des études orientales, remarquera avec plaisir un exemplaire de la médaille frappée en l'honneur de feu M.r le Baron Silvestre de Sacy, exemplaire envoyé par l'Académie royale des Inscriptions

et Belles-Lettres de France, à l'Académie arménienne de Saint-Lazare.

4.° *Imprimerie.* Après avoir visité l'église, le réfectoire, les bibliothèques, l'étranger visite aussi l'imprimerie, vaste établissement fondé depuis Mékhitar et organisé à l'instar des belles imprimeries européennes. Les compositeurs sont des ouvriers italiens, exercés à la connaissance purement matérielle des caractères arméniens. Les Pères dirigent et revoient les épreuves. Quatre presses sont presqu'incessamment occupées. Les livres qui en sortent, seuls moyens d'instruction pour les Arméniens, s'écoulent surtout à Constantinople, dans l'intérieur de l'Asie, aux Indes.

On imprime aussi à Saint-Lazare des livres en langues européennes.

Dans tout couvent bien réglé, les étrangers, et surtout les étrangères ne peuvent circuler dans l'intérieur proprement dit; ainsi à Saint-Lazare on n'est pas admis ordinairement à visiter:

A Le cabinet de physique, placé provisoirement dans l'intérieur; ce cabinet est pourvu de tous les instrumens nécessaires; un des Pères, exercé dans la science, est chargé de l'enseigner. Le couvent de Saint-Lazare possède un télescope très-puissant, d'une dimension extraordinaire, exécuté à Paris.

B La salle de conversation, où peuvent se réunir les Pères dans les momens de repos, et lire les journaux.

C Les classes au nombre de trois, dans un corps de bâtiment séparé: l'une, où les enfans restent ordinairement depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, occupés à apprendre, sous des maîtres habiles, choisis par l'Abbé entre les religieux-prêtres, la lecture, l'écriture, l'arménien littéral parfaitement, l'arménien vulgaire perfectionné, l'italien, l'arithmétique, des élémens d'histoire, surtout l'histoire nationale.

Les élèves, tous arméniens, viennent, sont élevés, entretenus aux frais du couvent, qui se charge aussi de les renvoyer dans leur patrie, si, durant le cours de leurs études, ils ne veulent ou ne peuvent embrasser l'état reli-

gieux. Dès leur arrivée, ils sont revêtus d'un uniforme ou robe noire, toujours traités avec douceur et ménagement. Les enfans sont dispensés de l'office du matin.

Une seconde classe ou noviciat reçoit les jeunes gens qui sortent de la première division. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, confiés à des Pères reconnus capables d'enseigner, ils poursuivent pendant deux ans le cours de leurs études, y compris la réthorique, et apprennent le latin, le français, les sciences exactes.

La troisième classe est pour les novices, qui, après bien des examens et des épreuves, admis à la profession religieuse, continuent, perfectionnent pendant six ans leurs études antérieures; apprennent le grec, des langues orientales, et suivent, pendant quatre ans, des cours de philosophie et de théologie, sous les Pères les plus versés en ces parties de l'enseignement. Dans cette classe finit le cours des études, qui est ordinairement de dix ans, régulièrement de sept heures par jour.

Puis les religieux-profès sont ordonnés prêtres, et prennent le titre de Pères. Chacun d'eux, en son particulier, agrandit le cercle de ses connaissances, et reçoit de l'Abbé quelqu'obédience; car tout, dans le couvent, excepté les travaux serviles, laissés aux domestiques et aux frères-convers, se fait, s'exécute par les religieux.

Il est encore un grade, ou degré ecclésiastique; c'est celui de Vartabied, *Docteur*, titre conféré en grande pompe par l'Abbé aux religieux, prêtres depuis plusieurs années, et à la suite d'examens de capacité. Tout Père reçoit ordinairement le titre de docteur, avant d'être envoyé en mission.

Pour ce qui est encore de la division locale de l'établissement, il est à remarquer que, chacun, frères-convers, enfans, novices, religieux-profès, religieux-prêtres, docteurs, chacun a sa cellule. Il y a, dans la même enceinte, le quartier des vieillards, le quartier des hommes mûrs, le quartier des jeunes Pères, le quartier des novices, et celui des enfans. L'archevêque-Abbé

n'a point d'abbatiale, et habite, au milieu des siens, trois modestes cellules réunies.

Outre les récréations quotidiennes, il y a des jours où l'on va promener, soit à Venise, soit au Lido, la plus grande des îles voisines. De plus, tous les ans, après des examens pour chaque classe, examens suivis de la distribution des prix, une partie de la communauté va au mois de juin, l'autre au mois de septembre, passer cinq semaines de vacance en terre-ferme, à Fiesso, campagne près Padoue.

NOTICE

GÉOGRAPHIQUE

SUR L'ARMÉNIE.

D'après les plus célèbres voyageurs et géographes, on peut dire que la Grande-Arménie est un vaste pays d'Asie, contenu dans un cercle, qui a pour centre le fameux mont Ararat, sur lequel se reposa l'Arche de Noé, (*Gen.* VIII., 4), et pour rayon, tout ce qui va de ce mont au point-milieu du mont Caucase. Autour de ce cercle sont la Mingrélie, l'Iméret, la Gurie, la Géorgie, le Caket, le Chirvan, le Ghilan, l'Aderbaidjan, le Kurdistan.

La Petite-Arménie, qui tient à la Grande-Arménie par la partie la plus étroite, est une presqu'île en Asie-Mineure, qui s'étend de Diarbékir jusqu'au Pont-Euxin, vers Trébisonde. Sa largeur est bornée à l'E., par le côté occidental de la Grande-Arménie, à l'O., par la Syrie, la Cilicie, la Cappadoce.

Division ancienne: celle adoptée par les Arméniens partageait la Grande-Arménie en quinze provinces ou pays:

Haute-Arménie, Daïk, Koukark, Oudi, Quatrième-Arménie, Douroupéran, Ararat, Vasbouragan, Siounik, Artzakh, Païdagaran, Aghdznik, Mogk, Gordjaïk, Perse-Arménie.

Le pays appelé, première, seconde, troisième Arménie, comprenait la Petite-Arménie, sous la dépendance des Grecs.

Division actuelle: aux Turcs appartiennent toute l'Arménie-Mineure, à l'ouest de l'Euphrate, et à l'est, le pays qui s'étend des montagnes de la Géorgie à celles de la Mésopotamie:

Erzeroum, Akiska, Kars, Baïazid, Mouche, Diarbékir.

Les Russes sont aujourd'hui maîtres de la Géorgie, d'une partie de la Grande-Arménie, de tout le pays entre le Gour, *Cyrus*, et l'Araxe, jusqu'au confluent de ces deux fleuves près de Berdé et Djavad. Ainsi les villes suivantes, Tiflis, Érivan, Chaki, Chirvan, Chamaki, Nahkdjivan, Asdabad, Lori, Berdé, appartiennent aux Russes, de même qu'Etchmiatzine, siége du *Catholicos* arménien; et de plus, le Midi au delà de l'Ararat, une partie du Vasbouragan, le pays situé au delà du confluent de l'Araxe jusqu'à la mer Caspienne.

La Perse commande encore aux contrées situées entre les possessions des Turcs, les montagnes des Kurdes et le lac d'Ourmiéh.

Villes remarquables de l'ancienne Arménie: Garine, appelée ensuite Théodosopolis, enfin Erzeroum; population actuelle, cent mille habitans.—Ani, ville autrefois fameuse par ses constructions; aujourd'hui, par ses ruines.—Vagharchabad, dont il ne reste que l'église et le mona-

stère d'Etchmiazine.—Ardachad, qui, autrefois résidence des rois, aujourd'hui n'offre plus que des ruines.—Touine, tant de fois détruite, et rebâtie.—Van, fondé par Sémiramis, *Chamiram*, sous le nom de Chamiramaguerd, offre encore des restes, qui justifient la pompeuse description faite par Moïse de Khorène.—Édesse, *Ourha*, ville royale d'Abgar, premier roi chrétien, détruite dans le XII^e^ siècle, rebâtie, et contenant environ cent cinquante mille habitans. — Nisibe, *Medzpine*, résidence des premiers Archagouni, ne présente plus que des décombres. — Érivan, fameuse par son antique forteresse qui subsiste encore.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE D'ARMÉNIE.

PREMIÈRE DYNASTIE.

Haïciens ou descendans de Haïg.

L'Arménie reconnait pour fondateur Haïg, fils de Thorgom, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japhet, fils de Noé. Haïg, si célèbre par sa victoire sur Bel-le-Titanien, le tyran de la terre, le Nemrod de l'Écriture; Haïg, ce héros, dont l'histoire cependant n'a rien de fabuleux, rien qui surpasse la capacité d'un grand homme, mérita que sa nation prît son nom, le nom de Haïk; car elle ne se donne pas, elle, le nom d'Arménienne que nous lui donnons, à l'exemple des

Grecs, des Syriens, qui, selon le grand historien de l'Arménie, Moïse de Khorène, le lui ont imposé, en mémoire d'Aram, sixième successeur de Haïg, dont il compléta les glorieux travaux, en exterminant les ennemis de son pays, en le rendant heureux et libre. Aram signala son courage contre les Mèdes, contre Ninus, régna sur une partie de l'Assyrie, et joignit les talens de la paix aux talens de la guerre.

L'histoire, qui ne fait qu'enregistrer les noms d'Arménag, d'Armaïs, d'Amassia, de Kégham, de Harma, les prédécesseurs d'Aram, ne parle de son fils Ara-le-Bel que pour constater sa vertu, qui repousse les séductions de l'impudique Sémiramis; sa guerre avec cette reine furieuse de la résistance du chaste Ara; sa mort au milieu des combats. On sait seulement qu'Anouchavan, son fils, obtint le gouvernement de l'Arménie, en payant tribut aux Assyriens. Vient ensuite une longue série de trente-quatre princes, dont les noms sont peu connus; les faits et gestes, nullement.

Long-temps comprimée sous l'empire de Ni-

nive, l'Arménie recouvra son indépendance, grâce à l'énergie de Barouïr, qu'elle reconnaît comme son premier roi couronné; premier roi, car, jusqu'à Barouïr, il y avait eu des chefs, point de roi. Le neuvième successeur de ce prince, Dicran Ier, éleva bien haut la puissance des enfans de Haïg: Dicran fut le Charlemagne de son pays.

Nous avons nommé les trois grands hommes de la première dynastie des Arméniens: Haïg, Aram, Dicran. L'Arménie aura encore des périodes de prospérité et de gloire; mais, déjà, de mauvais jours ont commencé pour elle. Sa première dynastie, sa dynastie nationale, indigène, la dynastie des Haïciens se traîne péniblement sous huit princes, et disparaît. Elle avait duré depuis l'an du M. 1893, jusqu'à l'an du M. 3671, l'espace de 1778 ans.

GOUVERNEMENT

Des Séleucides.

Le conquérant des nations, Alexandre, avait tout envahi; mais l'empire du monde ne pouvait convenir qu'aux mains d'un Alexandre; celles des successeurs du Macédonien étaient trop faibles pour retenir même la part que leur avait faite leur maître. L'un d'eux, Séleucus-Nicanor, ravit les états de ses copartageans, et son petit-fils, Antiochus, dit Theüs, perdit ces mêmes états. Archag, de la race des Parthes, s'assied sur le trône des conquérans, et commence en Perse la dynastie des Archagouni ou Arsacides.

Les princes Séleucides, au nombre de sept, gouvernèrent l'Arménie, depuis l'an du M. 3671, jusqu'à l'an 3851, l'espace de 180 ans.

SECONDE DYNASTIE.

Archagouni ou Arsacides d'Arménie.

Encore plus conquérant que son aïeul Archag Ier, Archag II, comme tous les dominateurs des nations, veut pour lui l'empire du monde, pour les siens une couronne. Il donne à son frère Vagharchag celle de l'Arménie.

Le nouveau roi, adoptant sa nouvelle patrie, lui procure et la victoire des combats, et tous les bienfaits de la paix. Le désordre était partout; Vagharchag règle tout. Il récompense tous les services, en constituant une nombreuse aristocratie héréditaire.

Enfin, après un règne glorieux de vingt-deux ans, Vagharchag, premier roi d'Arménie, de la dynastie des Archagouni ou Arsacides, meurt à Nisibe.

Archag Ier, fils de Vagharchag, poursuit le cours de ses sages institutions, et le petit-fils

d'Archag, Ardachès Ier, enhardi par la victoire, arrache au roi des Perses la suprématie, le titre de roi des rois. Les armées d'Ardachès sont innombrables, ses flottes couvrent l'Océan, ses victoires étonnent et subjuguent le monde. Mais, ô inconstance, ô trahison de la fortune! Ardachès, le vainqueur des peuples, est assassiné par quelques soldats rebelles.

Sous les successeurs d'Ardachès Ier, l'Arménie eut à défendre son indépendance contre la domination envahissante des Romains. La lutte sera longue, mais elle est inégale.

Dicran II, fils d'Ardachès, repousse les aigles romaines, met en fuite Gabinius, défait Crassus. Après la mort de Dicran II, Silon et Ventidius succombent sous les coups des Arméniens. Mais les efforts d'Antoine triomphent de la faiblesse d'Ardavazt. Enfin, sous le règne d'Archam, père d'Abgar, l'Arménie est tributaire.

Cependant une nouvelle ère a commencé pour les nations; L'HOMME-DIEU est né en Israël.

Abgar, roi d'Arménie, est bien certainement le premier roi chrétien. L'apôtre Thadée évangélise l'Arménie; la foi chrétienne a pris racine. Mais cette racine sera souvent arrosée par le sang des martyrs; car les fils d'Abgar reviennent au culte sanglant des idoles.

Les règnes suivans offrent un triste spectacle; déchiremens intérieurs, collision, tantôt avec les Perses, tantôt avec les Romains. Il est vrai qu'Ardachès II, fils de Sanadroug, jettera quelque gloire sur l'Arménie, rétablira presque son indépendance, mais Ardavast II, mais Diran Ier, mais Dicran III, dernier du nom, ne la soutiendront pas. Khosrov Ier brillera, et périra sur le trône. Des années d'esclavage péseront encore sur l'Arménie.

Cependant, bientôt Dertad, fils de Khosrov, comme un autre Joas, échappé aux mains de l'exterminateur de sa race, aux mains d'Ardachès Ier, roi des Perses, consolera son pays des malheurs passés. Victoires sans nombre, sages institutions, conversion au Christianisme; tout fait de son règne, un règne illustre. Mais la

mort est souvent la récompense des bons rois; Dertad est empoisonné.

Vous aussi, vous n'êtes plus, grand Saint Grégoire, vous, le nouvel apôtre de l'Arménie; vous, que la providence de Dieu a conservé au milieu des supplices, qu'elle a retiré sain et sauf d'une fosse profonde, comme autrefois Daniel de la fosse aux lions; vous, qui avez converti, baptisé le roi Dertad votre persécuteur, et toute l'Arménie avec lui, vous n'êtes plus! Mais votre ouvrage ne périra point, et ce peuple, qui avait perdu sa foi, et que vous avez appelé de nouveau à la lumière de l'Évangile, vous a appelé, vous appelle, vous appellera toujours son grand *Illuminateur.*

Le nom des plus grands princes passe vite de la mémoire des générations; le nom des saints, qui, comme Saint Grégoire, ont été, les bienfaiteurs de l'humanité, ne passe jamais.

Après quelques années d'anarchie, Khosrov II, le Petit, fils de Dertad, lui succède. Si le trône n'est pas dignement occupé, l'Eglise pos-

sède un digne patriarche, le grand Vertanès, fils de saint Grégoire; de dignes évêques, Saint Cricoris, qui meurt de la main des méchans, qu'irritent ses vertus et son zèle; Saint-Jacques-le-Grand, qui maudit publiquement le général arménien Manadjirh, parce que ce général veut immoler sans pitié de malheureux captifs.

A la mort de Khosrov II, Diran II, son fils, malgré les efforts de Chabouh II, roi des Perses, monte sur le trône, comme y était monté son père, avec l'appui de l'empereur Constance, sollicité par Saint Vertanès.

Diran, roi sans courage comme sans vertu, achète la paix à tout prix; il paie tribut aux Perses, tribut aux Grecs. Trop faible pour résister aux volontés d'un empereur romain, il reçoit de Julien l'Apostat son image, entourée de celles de plusieurs idoles, avec ordre de la faire adorer en Arménie, dans la grand'église. Mais Saint Houssig, le successeur des Grégoire, des Vertanès, arrache cette image des mains de Diran, la brise; et Saint Houssig, depuis longtemps déjà, in-

mort est souvent la récompense des bons rois; Dertad est empoisonné.

Vous aussi, vous n'êtes plus, grand Saint Grégoire, vous, le nouvel apôtre de l'Arménie; vous, que la providence de Dieu a conservé au milieu des supplices, qu'elle a retiré sain et sauf d'une fosse profonde, comme autrefois Daniel de la fosse aux lions; vous, qui avez converti, baptisé le roi Dertad votre persécuteur, et toute l'Arménie avec lui, vous n'êtes plus! Mais votre ouvrage ne périra point, et ce peuple, qui avait perdu sa foi, et que vous avez appelé de nouveau à la lumière de l'Évangile, vous a appelé, vous appelle, vous appellera toujours son grand *Illuminateur.*

Le nom des plus grands princes passe vite de la mémoire des générations; le nom des saints, qui, comme Saint Grégoire, ont été, les bienfaiteurs de l'humanité, ne passe jamais.

Après quelques années d'anarchie, Khosrov II, le Petit, fils de Dertad, lui succède. Si le trône n'est pas dignement occupé, l'Eglise pos-

sède un digne patriarche, le grand Vertanès, fils de saint Grégoire; de dignes évêques, Saint Cricoris, qui meurt de la main des méchans, qu'irritent ses vertus et son zèle; Saint-Jacques-le-Grand, qui maudit publiquement le général arménien Manadjirh, parce que ce général veut immoler sans pitié de malheureux captifs.

A la mort de Khosrov II, Diran II, son fils, malgré les efforts de Chabouh II, roi des Perses, monte sur le trône, comme y était monté son père, avec l'appui de l'empereur Constance, sollicité par Saint Vertanès.

Diran, roi sans courage comme sans vertu, achète la paix à tout prix; il paie tribut aux Perses, tribut aux Grecs. Trop faible pour résister aux volontés d'un empereur romain, il reçoit de Julien l'Apostat son image, entourée de celles de plusieurs idoles, avec ordre de la faire adorer en Arménie, dans la grand'église. Mais Saint Houssig, le successeur des Grégoire, des Vertanès, arrache cette image des mains de Diran, la brise; et Saint Houssig, depuis longtemps déjà, in-

mort est souvent la récompense des bons rois; Dertad est empoisonné.

Vous aussi, vous n'êtes plus, grand Saint Grégoire, vous, le nouvel apôtre de l'Arménie; vous, que la providence de Dieu a conservé au milieu des supplices, qu'elle a retiré sain et sauf d'une fosse profonde, comme autrefois Daniel de la fosse aux lions; vous, qui avez converti, baptisé le roi Dertad votre persécuteur, et toute l'Arménie avec lui, vous n'êtes plus! Mais votre ouvrage ne périra point, et ce peuple, qui avait perdu sa foi, et que vous avez appelé de nouveau à la lumière de l'Évangile, vous a appelé, vous appelle, vous appellera toujours son grand *Illuminateur.*

Le nom des plus grands princes passe vite de la mémoire des générations; le nom des saints, qui, comme Saint Grégoire, ont été, les bienfaiteurs de l'humanité, ne passe jamais.

Après quelques années d'anarchie, Khosrov II, le Petit, fils de Dertad, lui succède. Si le trône n'est pas dignement occupé, l'Eglise pos-

sède un digne patriarche, le grand Vertanès, fils de saint Grégoire; de dignes évêques, Saint Cricoris, qui meurt de la main des méchans, qu'irritent ses vertus et son zèle; Saint-Jacques-le-Grand, qui maudit publiquement le général arménien Manadjirh, parce que ce général veut immoler sans pitié de malheureux captifs.

A la mort de Khosrov II, Diran II, son fils, malgré les efforts de Chabouh II, roi des Perses, monte sur le trône, comme y était monté son père, avec l'appui de l'empereur Constance, sollicité par Saint Vertanès.

Diran, roi sans courage comme sans vertu, achète la paix à tout prix; il paie tribut aux Perses, tribut aux Grecs. Trop faible pour résister aux volontés d'un empereur romain, il reçoit de Julien l'Apostat son image, entourée de celles de plusieurs idoles, avec ordre de la faire adorer en Arménie, dans la grand'église. Mais Saint Houssig, le successeur des Grégoire, des Vertanès, arrache cette image des mains de Diran, la brise; et Saint Houssig, depuis longtemps déjà, in-

mort est souvent la récompense des bons rois; Dertad est empoisonné.

Vous aussi, vous n'êtes plus, grand Saint Grégoire, vous, le nouvel apôtre de l'Arménie; vous, que la providence de Dieu a conservé au milieu des supplices, qu'elle a retiré sain et sauf d'une fosse profonde, comme autrefois Daniel de la fosse aux lions; vous, qui avez converti, baptisé le roi Dertad votre persécuteur, et toute l'Arménie avec lui, vous n'êtes plus! Mais votre ouvrage ne périra point, et ce peuple, qui avait perdu sa foi, et que vous avez appelé de nouveau à la lumière de l'Évangile, vous a appelé, vous appelle, vous appellera toujours son grand *Illuminateur.*

Le nom des plus grands princes passe vite de la mémoire des générations; le nom des saints, qui, comme Saint Grégoire, ont été, les bienfaiteurs de l'humanité, ne passe jamais.

Après quelques années d'anarchie, Khosrov II, le Petit, fils de Dertad, lui succède. Si le trône n'est pas dignement occupé, l'Eglise pos-

sède un digne patriarche, le grand Vertanès, fils de saint Grégoire; de dignes évêques, Saint Cricoris, qui meurt de la main des méchans, qu'irritent ses vertus et son zèle; Saint-Jacques-le-Grand, qui maudit publiquement le général arménien Manadjirh, parce que ce général veut immoler sans pitié de malheureux captifs.

A la mort de Khosrov II, Diran II, son fils, malgré les efforts de Chabouh II, roi des Perses, monte sur le trône, comme y était monté son père, avec l'appui de l'empereur Constance, sollicité par Saint Vertanès.

Diran, roi sans courage comme sans vertu, achète la paix à tout prix; il paie tribut aux Perses, tribut aux Grecs. Trop faible pour résister aux volontés d'un empereur romain, il reçoit de Julien l'Apostat son image, entourée de celles de plusieurs idoles, avec ordre de la faire adorer en Arménie, dans la grand'église. Mais Saint Houssig, le successeur des Grégoire, des Vertanès, arrache cette image des mains de Diran, la brise; et Saint Houssig, depuis longtemps déjà, in-

supportable à Diran, dont il reprenait sans cesse la conduite coupable, est aussitôt martyrisé.

Le ciel est juste: Diran, le cruel Diran, reçoit enfin le prix de ses forfaits; il tombe entre les mains de Chabouh, roi des Perses, qui lui fait crever les yeux.

Archag II, fils de Diran, lui succède avec la permission du roi des Perses. Le fils est digne du père. Tandis que le nouveau patriarche, Nersès-le-Grand, console l'humanité par ses institutions charitables, Archag l'effraie par ses atrocités; il fait mourir Dirit, il fait mourir Vartan et bien d'autres victimes.

Parentzem, compagne bien digne d'un tel prince, le surpasse encore en abominations. Pour épouser Archag, elle fait périr sa femme: et par quel moyen? elle seule peut l'imaginer, l'exécuter; Parentzem empoisonne l'hostie, le pain de vie, qui doit nourrir la pieuse Olympiade.

Le règne d'Archag est une époque de calamité et de honte pour l'Arménie. L'ennemi

triomphe de toutes parts. Archag est en guerre avec ses Satrapes, en guerre avec les Perses, en guerre avec les Grecs. Nersès-le-Grand, loin de pouvoir appaiser l'empereur Valens, irrité contre Archag, est déporté. Archag, libre alors de tout frein, se livre à toutes les turpitudes. Sa cruauté n'a plus de bornes; des races entières expirent sous ses coups. Encore quelque temps, et, trahi, abandonné, Archag, selon l'expression de Moïse de Khorène, terminera comme Saül une vie abhorrée.

Soutenu par l'empereur Théodose, à la prière de Nersès-le-Grand, Bab, fils du dernier roi, parvient à posséder le royaume de son père.

La victoire de Tzirav sur le roi des Perses, Chabouh II, délivre l'Arménie du joug de l'oppression, et assure le trône à Bab.

Comme son père, comme son aïeul, Bab effraie le monde par ses crimes. Nersès-le-Grand, son protecteur auprès de César, son médiateur auprès des Grands d'Arménie, est sa première victime.

Heureusement le règne du méchant n'est pas long: Bab, révolté contre Théodose-le-Grand, est vaincu, exterminé.

Varaztad brille un moment sur le trône et disparaît.

L'Arménie, sous la domination de la Perse, ou de l'Empire, de l'Empire et de la Perse, toujours victime de l'ambition de ses maîtres, est définitivement partagée entre les deux parties contendantes. Cette séparation est une source de nouveaux malheurs pour le pays.

Deux rois, Archag III, sous la dépendance des Grecs, Khosrov III, sous la dépendance des Perses, sont établis. Il y a entre eux guerre perpétuelle. Enfin, Archag est défait par Khosrov, et meurt. Khosrov, devenu vassal et du roi des Perses, et de l'empereur des Grecs, parvient à posséder le gouvernement des deux divisions de l'Arménie. Mais nul ne peut servir deux maîtres, sans en mécontenter un. Le roi des Perses, Chabouh II, fâché de voir union, amitié entre l'empereur Arcadius et Khosrov, en-

voie son fils Ardachir contre le roi d'Arménie, qui bientôt est détrôné, chargé de fers, jeté en prison.

Vramchabouh occupe la place de son malheureux frère. Isaac-le-Grand continue la série des saints patriarches. Mesrob invente les caractères arméniens.

Cependant Khosrov III, le roi captif, remonte sur son trône, et bientôt en descend pour jamais.

Après la mort de Khosrov III, à l'exclusion de son fils, Chabouh, fils du roi des Perses, est fait roi d'Arménie. La haine et le mépris l'environnent. La mort, que donne un fer assassin, le surprend. Les Perses sont défaits, la victoire est aux Arméniens. Mais bientôt l'anarchie les déchire. On s'occupe de littérature, on s'occupe de conciles, tandis que la chûte des Archagouni se prépare, et prépare de nouveaux malheurs à l'Arménie.

Ardachir, héritier légitime des rois d'Ar-

ménie, recouvre, il est vrai, le trône de ses pères, après la mort de l'usurpateur Chabouh. Mais sa conduite coupable le rend odieux aux Grands du royaume. Les Satrapes eux-mêmes, malgré tous les efforts d'Isaac-le-Grand, pour empêcher leur funeste démarche, vont dénoncer leur roi au roi des rois. C'en est fait, Ardachir est précipité du trône, chargé de fers; son éloquent et courageux défenseur, Isaac-le-Grand, est chassé du siége patriarcal, et, bientôt après, termine une vie pleine de travaux et de mérites, mais aussi pleine de troubles et de l'ingratitude des hommes.

Ainsi finit, en la personne d'Isaac-le-Grand, cette longue série de patriarches, issus de Saint Grégoire l'Illuminateur, qui, tous, ont vraiment mérité le nom de Grand.

Ainsi finit, en la personne d'Ardachir, la dynastie des Archagouni, dynastie si noble, si brillante sous les premiers rois, si avilie sous les derniers. Elle avait duré depuis l'an du M. 3851, jusqu'à l'an de J. C. 433, l'espace de 585 ans.

« Réveille-toi, Jérémie, réveille-toi, s'écrie le » grand historien de l'Arménie, et dis, dans » tes lamentations prophétiques, tout ce que » nous avons éprouvé, et tout ce que nous de- » vons encore éprouver de misères. »

GOUVERNEMENT

Des Marzbans, des Curopalates.

C'en est fait, malheureuse Arménie! ta ruine est consommée. Depuis longtemps vassale, tu avais du moins conservé tes rois, tu étais encore inscrite au rang des nations. Aujourd'hui réduite en province, tu gémis, et tu gémiras des siècles entiers sous le joug des Marzbans, ces Satrapes cruels que t'impose la Perse. Ces tyrans subalternes, non-contens de te dépouiller, s'abreuveront de ton sang. Tu verras tes frontières désolées, saccagées par ceux-mêmes préposés à leur garde, par ces farouches capitaines arabes ou *Osdigans*, qui ne connaissent que la loi du sabre. Non-moins malheureuse que l'Arménie-perse, l'Arménie-grecque, administrée par des gouverneurs grecs ou Curopalates, n'aura de lien avec sa sœur l'Arménie-perse que ceux d'une commune infortune. Marzbans, Osdigans, Curopalates, déchireront, ensanglanteront toute l'Arménie. Il y aura, selon la belle expression de Moïse de Khorène, « ruine totale des maisons, vol

» des propriétés, chaînes pour les chefs, prison » pour les notables, bannissement, exil pour les » hommes libres, misères sans nombre pour la » multitude. » Le sang des martyrs ruissellera de toutes parts. Ces nobles confesseurs de la foi du Christ étonneront le monde par la sublimité de leur courage au milieu des supplices, supplices que variera à l'infini l'esprit inventif des rois de Perse, d'Hazguerd ou Isdigerdès surtout, cet ennemi acharné du nom chrétien, ce tigre féroce, qui aimait à se repaître sans cesse du sang de nouvelles victimes.

Cependant les empereurs grecs entreprirent de dompter un pays si superbe, si farouche, si cruel, la Perse, en venant, avec de grandes forces, au secours de l'Arménie expirante et captive. Mais l'Arménie, royaume jadis si florissant, ne put se relever, malgré la généreuse pensée de Justinien-le-Grand, exécutée par le fameux Bélisaire et le brave patrice arménien Nerséh; malgré les efforts et les nombreuses victoires de Justin II, de Tibère, de Maurice, du magnanime Héraclius, ce prince qui eut la gloire d'arracher des mains du roi

des Perses, Khosrov, le signe précieux de notre rédemption: la vraie croix.

Tandis que l'Arménie, livrée à tous les fléaux de l'anarchie, était si abaissée entre les nations, on vit, par un de ces contrastes étonnans, dont le secret est dans la providence de Dieu, on vit des enfans de l'Arménie, s'élever jusqu'au trône des Constantins. Le premier de ces empereurs arméno-grecs, fut, selon quelques historiens, le fameux Maurice, gendre de Tibère, son fils adoptif, et son successeur en 583 de J. C. De race arménienne étaient aussi: Mezicus ou Maxence, qui faillit s'emparer de l'empire grec en 667. — Philippe, fils de Bardane, patrice, puis empereur de Constantinople. — Ardavazt-Diran, qui épousa la fille de Léon III, surnommé Conon. — Marie, seconde femme de Constantin Copronime. — Marina ou Marie, que la célèbre impératrice Irène, femme de Léon IV, fit épouser à son fils Constantin. — Nicéphore I^er^, contemporain de Charlemagne et fils d'Ardavazt. — Storace, fils d'Ardavazt. — Léon V, empereur de Constantinople, surnommé l'Arménien. — Basile I^er^, empereur

en 867. — Michel III, fils de Théophile. — Léon VI, dit le Philosophe, fils de Basile Ier. —Constantin VII, Porphyrogénète, fils de Jean-le-Philosophe. — Romain, fils de Porphyrogénète. — Basile II, fils de Romain. — Constantin VIII, frère de Basile II, etc., etc.

Le gouvernement des Marzbans et des Curopalates avait duré depuis l'an 433 de J. C. jusqu'en 859, l'espace de 426 ans.

TROISIEME DYNASTIE.

Pacradouni ou Bagratides. *

L'Arménie redevint enfin monarchie sous Achod, créé roi d'Arménie par le Khalife des Arabes, en 885, moyennant tribut.

Achod Ier reconquit presque l'indépendance de son pays.

Sempad Ier succéda glorieusement à son père, Achod Ier, et fut remplacé sur le trône par Achod II.

Achod II, mérita le surnom d'Ergat, *bras de fer,* à cause de son courage indomptable.

Abbas, frère d'Ergat, vint après lui, et releva

* Famille issue de Pacarad, lequel reçut de Vagharchag, premier roi arménien-archagouni, en récompense de ses bons et loyaux services, pour lui et sa postérité, le titre de *Takatir* (qui pose la couronne sur la tête des rois); et le titre d'*Asbied* (chevalier-généralissime de la cavalerie), ainsi que beaucoup d'autres priviléges et d'immenses possessions.

en Arménie grand nombre d'églises, de monastères.

Abbas eut pour successeur Achod III, surnommé Oghormatz, *le Miséricordieux*, à cause de son zèle à construire des hôpitaux, des asiles pour y recevoir les pauvres et les étrangers.

Sempad II, fils d'Achod III, rendit son nom célèbre, en élevant une grande ville près l'antique château d'Ani.

Le frère et successeur de Sempad II, Kakig I^er^, prince pieux, mais sans énergie, fut troublé sur le trône par les intrigues de son frère Achod.

Kakig II, à la mort de son oncle, Kakig I.^er^, et à celle de son père, Achod, prit la couronne en 1042. Mais, après trois ans de règne, Kakig fut livré par les siens à l'empereur grec.

Ainsi finit, après avoir régné, depuis 859 de J. C. jusqu'en 1080, l'espace de 221 ans, ainsi finit la dynastie des Pacradouni, dont l'histoire, recueillie péniblement par les historiens arméniens, offre encore quelques belles pages.

QUATRIEME DYNASTIE.

Roupénians.

Retombée dans l'anarchie, l'Arménie gémissait sous un joug oppresseur, lorsque Roupène, parent de Kakig II, résolut de venger et sa patrie et sa race.

Roupène, homme de courage et d'exécution, sut ranimer l'ardeur des Arméniens, et, profitant adroitement des troubles de l'empire grec, releva en 1085, dans la Cilicie, une principauté arménienne, qu'il maintint forte et indépendante, l'espace de quinze ans. Roupène Ier, premier prince de la dynastie des Roupénians, laissa un trône bien affermi à son fils, Constantin Ier.

Constantin Ier, marchant sur les traces de son illustre père, étendit ses conquêtes, s'opposa aux extorsions des Grecs, et, lors de la première croisade, reçut des princes latins, qu'il aida puissamment, le titre de Marquis.

Thorose, fils de Constantin Ier, Thorose qui régna ensuite vingt-trois ans, avec courage et prudence, fut remplacé par son frère Léon Ier.

Léon Ier, pendant quinze ans, acheva de conquérir toute la Cilicie. Puis, livré par la trahison entre les mains de l'empereur grec, Jean II Comnène, il fut emmené captif à Constantinople avec ses deux fils, Roupène et Thorose.

Léon Ier, et son fils Roupène moururent dans les fers.

Thorose II, qui parvint à secouer ses chaînes, avec l'aide de Milec et d'Étienne, ses frères, recouvra l'autorité en Cilicie, et, pendant un règne de vingt-quatre ans, remporta de nombreux avantages sur les troupes de Manuel Comnène.

Après Thorose, l'autorité fut partagée entre ses frères; de là, guerre intestine.

Roupène II, fils d'Etienne, et frère de Thorose II, après onze ans consacrés aux affaires pu-

bliques, alla passer le reste de sa vie dans un monastère.

Léon II, frère de Roupène II, gouverna treize ans, combattit avec succès les infidèles, agrandit sa principauté, porta au loin la gloire de son nom, obtint en 1198 du Pape et de l'empereur d'Occident, le titre de roi d'Arménie; titre qu'il soutint avec éclat pendant vingt-et-un ans.

Isabelle, fille unique de Léon II, lui succéda, en 1219, sous le titre de reine de la Cilicie. Isabelle, sollicitée par les Grands d'Arménie, épousa Philippe-le-Croisé, prince d'Antioche, qui lui fut associé au trône, sous la condition expresse qu'il ne changerait rien aux rit et coutumes des Arméniens. Mais telle fut la conduite de ce prince dissipateur de la fortune publique, qu'il souleva contre lui tous les esprits, fut déposé deux ans après, et finit sa vie dans une prison.

La reine, la pieuse Isabelle, malgré son vif désir de se retirer dans un cloître, dut céder aux vœux de ses sujets, et recevoir pour époux

le prince Héthume ou Aiton Ier, issu de la race de Constantin Ier, fils de Roupène Ier. Aiton Ier, après un règne de quarante-cinq ans, règne souvent pénible, mais toujours glorieux devant Dieu et devant les hommes, Aiton, excité par l'exemple de sa femme qui vécut et mourut dans l'exercice de la plus austère piété, Aiton ayant résigné la suprême puissance entre les mains de Léon III, son fils, en 1269, se fit moine, et finit pieusement ses jours dans la solitude d'un cloître. Sous le règne d'Aiton, et malgré ses efforts héroïques, la Cilicie fut envahie par des hordes innombrables de Tartares et de Sarrasins.

Léon III garda le trône vingt ans, répara toutes les dévastations faites par les Sarrasins; embellit sa ville royale de Sis, bâtit des églises, des hospices, des hôpitaux, fonda des dotations à perpétuité pour les pauvres, pour le clergé. Léon III eut de sa vertueuse femme, la reine Ciranne, cinq fils: Hétoume ou Aiton, Thorose, Sempad, Constantin, Ochine, et une fille, la princesse Marie, qui épousa Michel, fils de l'empereur Andronic II.

Aiton II, qui succéda à son père Léon III, après quatre ans d'un gouvernement laborieux, à l'exemple de son père et de son aïeul, prit l'habit monacal.

Thorose III, second frère, et successeur de Aiton II, après trois ans d'une sage administration, tourmenté par l'ambition de son frère Sempad, se retira dans un monastère, où bientôt on lui creva les yeux, ainsi qu'au vertueux Aiton II, par l'ordre du cruel Sempad. Celui-ci ne tarda pas à recevoir la récompense de ses crimes et de sa tyrannie; car, à l'instigation de Constantin, son quatrième frère, il fut jeté en prison, et exécuté. Constantin II recueillit la couronne, mais ne la conserva qu'un an, de 1300 à 1301. L'amour des peuples tira de prison, pour le remettre sur le trône, Aiton II, lequel avait heureusement recouvré la vue, que le féroce Sempad avait voulu lui ravir. Le vertueux Aiton, après avoir, pendant un nouveau règne de quatre ans, remis les affaires en bon état, rétabli l'économie politique, appaisé les divisions, les rivalités, retourna dans sa chère solitude.

Léon IV, son fils et son successeur en 1305, jeune prince, quoique doué de toutes les vertus politiques et religieuses de son père, ne put résister victorieusement à l'invasion des Tartares, et fut, par l'ordre de leur duc, Philarque, étranglé ainsi que son père Aiton.

Après la retraite des Sarrasins, Ochine Ier, cinquième fils de Léon III, proclamé roi par la nation, occupa le trône avec équité, intégrité, prudence, pendant quatorze ans, de 1308 à 1322.

Ochine eut pour successeur son fils Léon V, prince vertueux, qui, après un règne de vingt ans, traversé par les plus grands malheurs, pour lui et pour son pays, abdiqua en 1342.

Après la cessation des troubles, Constantin III, fils du roi de Chypre, né d'une mère arménienne, nommé à la régence de la Cilicie, mourut deux ans après, et l'administration du pays passa aux mains de Guidon, son frère, prince sage, valeureux, qui gouverna trois ans.

Un proche parent de Léon V, du côté ma-

ternel, Constantin IV, régna seize ans dans un pays dévasté, la malheureuse Cilicie, de 1347 à 1363.

Après quoi, il y eut deux ans d'interrègne avant l'avénement au trône de Léon VI, prince Lusignan, français, né d'une mère arménienne, et proche parent de Pierre, roi de Chypre. Léon VI, après six ans d'un règne malheureux, accablé enfin, en 1371, par les irruptions innombrables, incessantes des barbares, vaincu dans une dernière bataille, fut fait prisonnier. Dure, très dure fut sa captivité; elle eut été perpétuelle, sans les généreux efforts de Jean Ier, roi de Castille, qui obtint sa liberté. Léon se rendit à Rome, en 1383, puis en Castille, pour remercier son libérateur; passa ensuite en France, et mourut, le 19 novembre 1393, à Paris, où il fut enterré en l'église des Célestins.

La dynastie des Roupénians régna sur l'Arménie, depuis 1080 de J. C. jusqu'en 1371, l'espace de 291 ans.

On ne sait si ce prince eut des fils, mais on

voit citée en plusieurs endroits une princesse Marie, appelée reine d'Arménie. Quoiqu'il en soit, on peut dire que tout royaume d'Arménie finit en la personne de Léon VI. La Cilicie, asservie par les soldats et les Mameluks d'Égypte, retomba, comme le reste de l'Arménie, dans la désolation et l'anarchie.

Dire par combien de vicissitudes passa ce malheureux pays, serait presqu'impossible. Dans la suite des temps, la puissance turque s'empara de toute la Petite-Arménie, et d'une partie de la Grande-Arménie. Le reste advint à la Perse. Mais les limites varièrent selon la force envahissante des dominateurs. Aujourd'hui la Russie commande à presque toute l'Arménie-perse, et à une partie de l'Arménie-turque.

TABLEAU

DE LA

LITTÉRATURE ARMÉNIENNE.

S'il est difficile de fixer l'époque de la littérature d'un peuple, c'est surtout à l'égard des Arméniens. Cent-quarante-neuf ans av. J. C., sous Vagharchag ou Valarsace, premier roi de la race des Archagouni en Arménie, un savant syrien, Mar-Appas-Gatina, rapportait à ce prince, écrit en lettres syriaques et grecques, tout ce qu'il avoit recueilli sur l'histoire d'Arménie dans les archives de Ninive. Au commencement du premier siècle de J. C., Lérub-

nasse enregistrait les faits et gestes des rois arméniens Abgar et Sanadroug neveu d'Abgar.

Vers la fin du même siècle, Olympe, prêtre payen du fameux temple d'Ani, écrivait l'histoire du culte payen, comme fit aussi Bardasane, cité dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée, et florissant sous l'empereur Caracalla.

Ardite, d'abord prêtre payen, puis converti, et consacré évêque, l'an 300, de J. C., par Saint Grégoire l'Illuminateur, composa la vie de l'illustre patriarche, celle de ses fils Arisdaguès et Vertanès.

Le secrétaire de Chabouh roi des Perses, Khorobout, fait prisonnier par Julien l'Apostat, écrivit en grec l'histoire de ces deux princes, et traduisit en outre une histoire composée par le perse Barsouma. Ces écrivains, aujourd'hui perdus, et surtout le premier, Mar-Appas-Gatina, sont les principales autorités sur lesquelles s'appuie la grande histoire d'Arménie, composée par Moïse de Khorène, auteur du V^e^ siècle.

Mille causes successives ont anéanti de siècle en siècle la plus grande partie de la littérature arménienne.—Ninus, roi d'Assyrie, voulant que toute histoire datât de lui, fit brûler tout livre antérieur à son règne.—Au IV^e^ siècle de l'ère chrétienne, Saint Grégoire, pour préserver la nation arménienne de tout retour à l'idolâtrie, voua aux flammes les livres qui traitaient du culte payen.—Méroujan l'Apostat, croyant anéantir le christianisme, anéantit en 381 tous les livres grecs et arméniens.—Sous Hazguerd II, roi des Perses, il y eut pareille destruction vers 439.— Sous Alp-Arslan, second sultan de la dynastie des Seldjoukides, en 1064, la fameuse ville d'Ani, qui contenait, dit-on, mille églises et un nombre infini d'anciens manuscrits, fut livrée aux flammes.—En 1144 eurent lieu la prise d'Édesse, la destruction de ses précieuses archives par les Mahométans; destruction renouvelée, complétée en 1292, lors de l'irruption de Mélik Achiraf, sultan d'Égypte.—Tamerlan, empereur des Tartares, en 1402, fit transporter en Tartarie, dans sa ville-forte de Samarcande, tous les livres de l'Arménie. — Ajoutez à cela les émigrations

continuelles des Arméniens dans les contrées lointaines, et la coutume, encore existante en Arménie, d'enterrer par respect les livres antiques et difficiles à lire, pour les soustraire aux infidèles.

Cependant, malgré toutes ces causes incessantes de destruction, on peut encore juger, par ce qui reste de la littérature arménienne, combien elle devait être riche, et l'on n'est point étonné de n'y trouver aucun monument littéraire antérieur au IV^e^ siècle.

IV^e^ Siècle.

C'est le premier âge d'or de la littérature arménienne; ce qui prouve qu'elle était bien antérieure à cette époque, malgré l'absence aujourd'hui de tout monument; car, chez tous les peuples, les premiers produits de la littérature sont des essais informes, et non pas des chefs-d'œuvre.

Au IV^e^ siècle, florissaient:

Saint Grégoire l'Illuminateur, premier pa-

triarche de l'Arménie, qui composa grand nombre d'homélies, d'hymnes, et de prières insérées dans l'office de l'Église arménienne.

Agatange [1], secrétaire, historien de Dertad, roi d'Arménie, et de Saint Grégoire.

Saint Jacques de Nisibe [2], auteur d'homélies dogmatiques et morales.

Zénob de Clag [3], historien de la province de Daron.

Saint Nersès-le-Grand, auteur de quelques œuvres ascétiques.

Phaustus de Byzance [4], qui, dans son histoire nationale, continue celle d'Agatange jusqu'en 390.

Saint Isaac-le-Grand, patriarche d'Arménie,

1 Constantinople, 1719, 1824. – Venise, 1835.
2 Rome, texte arménien, avec traduction latine, 1756. – Venise, 1765. – Constantinople, texte seul, 1824.
3 Constantinople, 1719. – Venise, 1832.
4 Constantinople, 1730.

qui traduisit avec tant de pureté, d'élégance, de fidélité l'Ancien Testament, d'après la version des Septante.

Mesrob, surnommé Machdotz, à qui l'on doit, sans parler de l'invention des caractères, la version du Nouveau Testament, faite sur le grec, l'eucologe [1] arménien, des lettres instructives.

Isaac et Mesrob furent les premiers qui mirent en ordre le bréviaire arménien, le recueil d'hymnes, le rituel, le calendrier, la liturgie.

V^e^ Siècle.

Second âge d'or de la littérature arménienne, ce siècle avait été préparé par le précédent. Une grande découverte venait d'avoir lieu. Mesrob, inspiré du ciel, avait inventé les trente-huit signes de la langue arménienne (laquelle s'écrit de gauche à droite). Tout ce qui avait été précédemment composé avec les lettres

1 Venise, 1827.

syriaques, grecques, persanes, venait d'être copié avec les nouveaux caractères; ils avaient servi à la traduction des Livres Saints. Des écoles s'ouvraient de toutes parts; on y enseignait les sciences de Rome, d'Athènes, d'Alexandrie; Vramchabouh, roi d'Arménie, favorisait l'élan général.

Le V^e^ siècle produisit:

Eznig, dont le principal ouvrage, très-intéressant pour la connaissance des anciens cultes, est une réfutation [1] contre les Payens, contre les Perses, adorateurs du feu; contre les philosophes grecs, contre les Marcionites et les Manichéens.

Moïse de Khorène, le père des historiens d'Arménie, auteur d'une histoire [2] d'Arménie, depuis l'origine du monde jusqu'à la destruction des Archagouni, histoire d'autant plus importante qu'on y trouve des renseignemens précieux pour

1 Smirne, 1762.
2 Amsterdam, 1695. — Londres, texte avec traduction latine, 1736. — Venise, texte seul, 1827; texte et traduction française, 1841; traduction italienne, sans texte, 1841.

l'histoire générale, sur les Assyriens, les Perses, les Romains, les Grecs du Bas-Empire. Moïse de Khorène composa aussi un traité de réthorique [1], qui contient le seul morceau connu de la tragédie des Péliades, d'Euripide; un traité de géographie, des homélies et des hymnes.

Mambré, surnommé Verzanogh, frère de Moïse de Khorène, auteur d'homélies.

David-le-Philosophe, qui composa un ouvrage de philosophie, des homélies.

Kind; patriarche d'Arménie, disciple et collaborateur de Mesrob.

Jean Mantagouni, aussi patriarche, et auteur d'homélies et de prières.

Elisée [2], qui fit une histoire des Vartaniens, dans laquelle il parle longuement et dignement des persécutions et des combats soutenus contre les Perses par les Arméniens et les Géorgiens

1 Venise, 1796.
2 Constantinople, 1764, 1823.—Russie, 1787.—Venise, 1828.

pour la foi chrétienne. On doit aussi à Elisée grand nombre d'œuvres ascétiques.

Lazare Parbetzi [1], historien qui s'attache principalement à ce qui regarde l'invention des caractères arméniens, les progrès de la littérature, la version biblique, les différentes guerres des Arméniens contre les Grecs, leurs persécuteurs, jusqu'à l'an de J. C. 485.

VI^e^ Siècle.

Après les années d'abondance, viennent souvent des années de stérilité. Il en fut ainsi pour la littérature arménienne. Les troubles politiques, les guerres continuelles sous le tyran Hazguerd, empêchèrent toute communication entre les Grecs et les Arméniens. Ce siècle n'est remarquable que par la fixation du Calendrier [2], établi dans un synode tenu à Touine, en 552, sous le patriarche Moïse II, Élévardetzi.

1 Venise, 1793.

1 Le premier jour de la première année de la nouvelle ère commença le 11 juillet 553 de J. C. Par suite de la suppression d'un jour dans les années bissextiles, les années des Arméniens étant toutes uniformes, il résulta une année en moins dans le calendrier arménien au bout de l'espace de temps écoulé de-

Au VI^e^ siècle, vécurent:

Abraham, évêque lettré, qui composa un traité sur le concile d'Éphèse, tenu en 441.

Pierre, Archevêque de Siounik, auteur de différens écrits et d'homélies.

Cirion, patriarche de Géorgie, auteur de lettres ecclésiastiques.

VII^e^ Siècle.

La littérature se ressentait des malheurs de la nation. Entre les quinze écrivains connus, on distingue:

Le patriarche Gomidas, qui composa de belles hymnes sur Sainte Hripsimé.

Jean Mamigoni, auteur d' une histoire [1] de Daron jusqu'à l'an 640.

puis 553 de J. C. jusqu'en 1320, et la différence entre le calendrier latin et le calendrier arménien ne fut plus que de 551 ans; ainsi l'an de J. C. 1841 correspond à 1290 de l'ère arménienne.

1 Constantinople, 1719. — Venise, 1832.

Anania Chiragazi, auteur d'un traité [1] sur l'astronomie, sur les poids et mesures, sur les mathématiques, sur les calculs, l'arithmétique en particulier.

Moïse Galgantouatzi, auteur d'une histoire des Aghouank, *Albanais*.

VIII^e Siècle.

La présence de deux bons écrivains dans un siècle suffit pour le recommander.

Jean IV Oznetzi, patriarche de toute l'Arménie, surnommé le Philosophe. On a de lui plusieurs discours [2]; un traité contre les Pauliciens; une explication des offices de l'Église arménienne, un recueil de canons d'anciens conciles.

Étienne, Archevêque de Siounik, est surtout connu dans l'Église arménienne par quelques belles hymnes en l'honneur de la Résurrection de J. C. Il a traduit en outre plusieurs ouvrages grecs.

1 Venise, 1821.
2 Venise, 1807, 1816.

IX^e^ Siècle.

La paix dont jouit l'Arménie sous la sage administration des princes Pacradouni, influait heureusement sur la littérature; onze écrivains, connus le seul marquent ce siècle littéraire. Forcés de nous borner aux plus intéressans, nous signalerons:

Zacharie, auteur d'homélies, de cantiques, de lettres ecclésiastiques.

Jean VI, patriarche, auteur célèbre d'une histoire nationale, tirée de celle de Moïse de Khorène, jusqu'à la destruction des Archagouni, puis d'Élisée, de Cirion, de Chabouh et d'autres écrivains pour les temps postérieurs. Cette histoire, terminée par une chronique des patriarches d'Arménie, depuis Saint Grégoire jusqu'à l'auteur, est écrite avec une élégance quelquefois trop recherchée.

Thomas Ardzrouni, auteur d'une histoire qui s'étend depuis les premiers descendans de

Noé jusqu'en 936 de J. C. Quoique consacrée spécialement à la gloire des Ardzrouni, cette histoire comprend aussi celle de la nation, et passe pour très-exacte.

X^e^ Siècle.

La culture des lettres continue, et, parmi un assez grand nombre d'écrivains, on remarque:

Samuel Gamerdchatzoretzi, qui composa plusieurs écrits sur les fêtes et offices ecclésiastiques.

Léon Iéretz, auteur d'une histoire abrégée, mais écrite avec élégance et pureté, sur l'origine de l'empire de Mahomet et les Khalifes ses successeurs.

Mesrob Iéretz, qui composa une histoire [1] de Saint Nersès-le-Grand.

Grégoire Narégatzi [2], écrivain éloquent, poè-

1 Madras, 1775; avec l'histoire des Orbélians.
2 OEuvres complètes, Venise, 1827.

te sublime, le Pindare, le Tibulle des Arméniens. Ses élégies sacrées, au nombre de quatre-vingt-quinze, réunissent tous les genres de perfection: style sublime, en prose poétique, pensées élevées et magnifiques. Parmi les nombreuses éditions de cet ouvrage, les meilleures sont celles annotées par le Père Gabriel Avédikian. On cite encore quatre panégyriques, sur la Sainte Croix, sur la Vierge, sur les Apôtres, sur Saint Jacques de Nisibe; des cantiques et des mélodies chantées dans l'Église arménienne [1].

Étienne Assolik, auteur d'une histoire arménienne, depuis l'origine de la nation jusqu'à l'an 1000 de J. C., histoire estimée, surtout pour l'exactitude des dates.

XI^e^ Siècle.

Moins illustre que le siècle précédent, celui-ci, toutefois, offre encore quelques écrivains plus ou moins recommandables.

1 Constantinople, 1774.

L'un des plus célèbres est Grégoire Makis-dros, auteur de quantité de lettres pleines d'érudition sur différens sujets, d'une grammaire, d'un poème de mille vers, composé, dit-on, en trois jours, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, de nombreuses traductions d'ouvrages grecs.

Viennent ensuite :

Pierre Kédatartz, auteur d'hymnes, en l'honneur des martyrs et des morts.

Anania Sanahnetzi qui interpréta les lettres de Saint Paul, d'après le commentaire de Saint Jean Chrysostôme et de Saint Ephrem.

Arisdaguès Lasdiverdetzi, auteur d'une histoire d'Arménie, depuis 989, jusqu'en 1071; il traite surtout de la destruction d'Ani par Alp-Arslan, en 1064.

Grégoire II, Vegaïaser, *ami des martyrs*, patriarche; il traduisit du syriaque et du grec en arménien quantité d'histoires de martyrs.

Sisianos, docteur arménien, qui composa, dans un style pur, élevé, une homélie ou panégyrique sur les quarante martyrs de Sébaste.

XII^e Siècle.

Ce siècle est regardé avec raison comme un des plus illustres dans l'histoire de la littérature arménienne, car il produisit :

Grégoire, patriarche d'Arménie, auteur d'hymnes en honneur dans l'Église arménienne, et d'un grand nombre de lettres sur différens sujets.

Le célèbre Nersès Glaietzi, justement surnommé Chenorhali, *Gracieux*, cité par l'abbé Villefroy, l'abbé Villotte, comme un des Pères les plus éloquens de l'Église arménienne. Il composa un poème de huit mille vers [1], ouvrage qu'on ne peut assez louer; une élégie [2] sublime, en deux mille quatre-vingt-dix vers, sur la prise d'Édesse; une histoire [3] d'Arménie en vers, ou-

1 Venise, 1830.
2 Paris, 1826.
3 Constantinople, 1824, édition incorrecte.

vrage de sa jeunesse; des poésies sacrées sur différens sujets. Les ouvrages en prose de Saint Nersès sont aussi très-célèbres. Sa belle prière est connue par tout le monde, car elle a été souvent imprimée [1] avec traduction polyglotte. On admire aussi sa lettre encyclique pastorale [2]; on cite encore des lettres, des homélies, des vies de saints, etc. Peu d'auteurs ont plus écrit que Nersès Chenorhali, et nul n'a mieux écrit que lui. Pour la douceur onctueuse, il est le Fénélon de l'Arménie.

Le docteur Ignace, auteur d'un commentaire très-estimé sur Saint Luc l'Évangéliste [3].

Le docteur Serkis, qui composa quarante-trois homélies [4], dans le goût et le style de Saint Basile, de Saint Grégoire de Nazianze, et surtout de Saint Jean Chrysostôme.

Jean-le-Diacre, homme d'une profonde éru-

1 Venise, en 24 langues, 1832.
2 Pétersbourg, 1788. — Constantinople, 1821. — Venise, avec traduction latine, 1829.
3 Constantinople, 1735, 1824, incorrect.
4 Constantinople, 1745.

dition, qui composa une explication de la chronologie, ouvrage presqu'entièrement perdu; une histoire nationale et huit homélies très-belles sur différens sujets.

Mathieu d'Edesse, auteur d'une histoire des Pacradouni, depuis 952 jusqu'à 1132, histoire réputée très-exacte, contenant grand nombre de faits relatifs aux nations perse, grecque, latine; continuée jusqu'en 1336 par Grégoire Iéretz, disciple de Mathieu, et, comme lui, écrivain peu élégant. Ces deux historiens sont très-utiles pour l'histoire des croisades.

Samuel Iéretz, qui composa une chronique universelle [1], depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1179; ouvrage estimé.

Mékhitar le médecin, connu surtout par un traité [2] sur les fièvres, composé d'après la doctrine des anciens médecins grecs, perses et arabes.

Grégoire IV, successeur et neveu de Nersès

1 Milan, traduction latine, 1818.
2 Venise, 1832.

Chenorhali, qui composa plusieurs lettres écrites avec pureté, élégance, l'une à l'empereur Comnène, au sujet de la mort de Saint Nersès, d'autres sur la réunion des Églises grecque et arménienne.

Nersès Lampronatzi a composé grand nombre d'ouvrages ascétiques, parmi lesquels on cite particulièrement un admirable discours [1] synodal, prononcé dans le concile national de Romcla, en 1179, au sujet de la réunion des Églises grecque et arménienne; deux homélies sublimes [2]; deux lettres à Léon, roi d'Arménie; des hymnes en usage dans l'Église arménienne; enfin, plusieurs autres ouvrages, sans parler d'un grand nombre de traductions.

Mékhitar Coss, célèbre par un recueil de cent-quatre-vingt-dix fables [3], pleine de sens, d'élégance, de pureté. Mékhitar a, de plus, composé un corps de droit canonique et civil, tiré surtout des codes Théodose et Justinien.

1 Venise, texte avec traduction italienne, 1812.
2 Venise, 1787.
3 Venise, 1790.

61607A

XIII^e^ Siècle.

La littérature, si florissante au XII^e^ siècle, produisit encore au XIII^e^ beaucoup d'auteurs; mais peu qui méritent d'être cités.

Grégoire Sguevratzi, composa un éloge historique de Nersès Lampronatzi, des homélies, des hymnes, etc.

Mékhitar Anetzi fit une histoire sur les antiquités de l'Arménie, de la Géorgie et de la Perse.

Arisdagués le grammairien est auteur d'une livre intitulé : Science ou préceptes pour bien écrire; d'un dictionnaire portatif de la langue arménienne.

Jean Vanagan ou *Cénobite*, un des écrivains les plus célèbres de ce siècle, composa un commentaire sur Job et une explication d'hymnes. On ne peut assez regretter la disparition d'une histoire par le docteur Jean, sur l'invasion des Tartares en Asie, l'an 1236.

Vartan, surnommé le Grand, homme versé dans les lettres grecques, persanes, hébraïques, tartares, composa une histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'en 1267; ouvrage plein d'érudition et d'exactitude; des commentaires sur l'Écriture Sainte, plusieurs écrits ascétiques. Vartan a aussi laissé un livre de fables au nombre de cent-quarante-quatre, imprimées plusieurs fois en différens lieux. Quarante-cinq de ces fables, traduites par Mr Saint-Martin, ont été publiées à Paris en 1825.

Le docteur Guiragos Kantzaguetzi composa un corps d'histoire, depuis le roi Dertad jusqu'au temps du roi Aiton Ier, c'est-à-dire depuis 300 jusqu'à 1260. On trouve dans cet ouvrage, d'ailleurs écrit avec un style peu élevé, des renseignemens précieux sur les Arabes, les anciens Turcs ou Tatares.

Malachie le moine a composé une histoire intéressante sur l'irruption des Tartares en Asie et spécialement en Arménie, jusqu'à l'an 1272.

Vahram Rapoun ou *maître*, secrétaire de Léon III, roi d'Arménie, a continué en vers l'ouvrage de Nersès Chenorhali: c'est-à-dire la série chronologique [1] des rois arméniens en Cilicie jusqu'en 1280.

Jean Erzengatzi, le dernier des anciens docteurs de l'Eglise arménienne et même des auteurs classiques, a donné une explication de la grammaire arménienne; un traité [2] d'astronomie [3]; panégyriques de Saint Grégoire; un livre de prières; un commentaire [4] sur l'Évangile de Saint Mathieu; de plus, des cantiques, des élégies, des hymnes.

Étienne Orbélian, archevêque de Siounik, auteur d'une histoire de cette province; il est à remarquer que M[r] Saint-Martin s'est trompé en intitulant, Histoire des Orbélians, une histoire des Géorgiens, imprimée à Madras, en 1775, et contenant des détails sur la famille des Orbélians.

1 Madras, 1810.
2 Nakhichévan en Russie, 1792.
3 Constantinople, 1737, 1824.
4 Constantinople, 1825.
5 Paris, 1819.

Grégoire VII Anavarzetzi, patriarche à Romcla, puis à Sis, a composé un calendrier à la manière des Grecs et des Latins; un martyrologe arménien, etc.

Khatchadour Guetcharatzi, poète sacré, a fait une élégie en l'honneur d'Alexandre-le-Grand.

Penik et Garabied sont, tous deux, auteurs d'ouvrages ascétiques.

XIV^e^ Siècle.

Dans ce siècle anti-littéraire, deux sociétés rivales, connues, l'une, sous le nom de Frères-Unis, l'autre, sous celui de Datévatzi, s'accordèrent malheureusement à corrompre la pureté de la langue arménienne. Cependant on doit distinguer parmi un grand nombre d'écrivains peu dignes de mention:

Aiton, parent et contemporain du roi Aiton II, devenu religieux à Chypre, qui a composé en français, une histoire [2] merveilleuse du grand

Khan, histoire dans laquelle il raconte les victoires des Tartares, les guerres des Assyriens, quelques faits et gestes des rois Arméniens en Cilicie.

XV^e^ Siècle.

Encore plus malheureux que le précédent, le XV^e^ siècle offre bien peu d'écrivains dignes d'être cités.

Thomas Medzopetzi composa, en style incorrect, une histoire de Tamerlan, y joignit le récit des événemens arrivés de son temps, jusqu'à l'an 1447.

Amirdolvat, médecin distingué, a donné un traité [1] de médecine générale.

XVI^e^ Siècle.

Chaque jour le goût de la littérature diminue; il y a encore des écrivains, mais tous sont plus ou moins indignes de mention.

[1] Venise, 1832.

Le XVI^e^ siècle est d'ailleurs remarquable par l'introduction d'une imprimerie arménienne à Venise en 1565. Une autre imprimerie arménienne s'établit à Rome en 1584.

XVII^e^ Siècle.

Si la littérature se ressent encore de la malheureuse influence des siècles précédens, les moyens d'instruction se multiplient. En 1623, le collége de la Propagande s'organise à Rome; des écoles s'ouvrent à Etchmiadzine, dans la Perse-Arménie, à Léopol ou Lemberg en Pologne, en 1655.

Outre les imprimeries de Venise, de Rome, on en voit à Léopol, en 1616, à Milan, en 1624, à Paris, en 1633, à Julpha, faubourg d'Ispahan, en 1640, à Livourne, en 1640, à Amsterdam, en 1660, à Marseille, en 1673, à Constantinople, en 1677, à Leipsick, en 1680, à Padoue, en 1690.

La plus célèbre de toutes ces imprimeries fut celle établie en Hollande.

Parmi les écrivains du XVII^e^ siècle, on peut citer:

Jacques IV, patriarche d'Arménie.

Etienne de Pologne, qui traduisit du latin en arménien les œuvres de Denis l'Aréopagite, l'histoire de la guerre des Juifs par Josèphe, un livre de métaphysique, composa un dictionnaire arménien-latin et une grammaire arménienne.

Arakel, qui recueillit l'histoire [1] de son temps, de 1601 à 1662.

L'évêque Osgan, envoyé en Hollande, puis à Marseille, pour faire fleurir l'imprimerie arménienne.

Mathieu Vanantetzi, collaborateur d'Osgan à Marseille. Il vint fonder en Hollande une imprimerie, d'où sortirent différens ouvrages arméniens.

1 Amsterdam, 669.

Gomidas, martyr à Constantinople en 1707, qui composa plusieurs ouvrages, entre autres, une chronologie en vers des nations grecque, arménienne, persane.

XVIII^e Siècle.

L'imprimerie pouvait donner une nouvelle impulsion à la littérature, mais jusqu'alors elle n'avait servi qu'à publier des œuvres presque toutes nouvelles et peu utiles. Il était réservé à Mékhitar de léguer à sa nation, non-seulement des disciples capables de l'éclairer, mais aussi des ouvrages précieux: Bible magnifique, [1] ornée de gravures, aujourd'hui très-rare et très recherchée en Orient; Explication savante de l'Évangile [2] de Saint Mathieu; Grand dictionnaire [3] de la langue arménienne, propre à la faire refleurir.

Au XVIII^e siècle appartient aussi un assez

1 Venise, 1733.
2 Venise, 1737.
3 Venise, 1749.

grand nombre d'autres écrivains, parmi lesquels il est juste de citer:

Malachie Diratzou, qui composa une histoire des événemens de son temps.

Jacques Nalian, patriarche à Constantinople, auteur de plusieurs ouvrages.

Anastase Mérassion, élève de Saint-Lazare, auteur d'une grammaire [1] en trois langues, italienne, arménienne, turque.

1 Constantinople, 1774.

RESTAURATION

DE LA

LITTERATURE ARMÉNIENNE.

Il est vrai, très-vrai de dire que sous Mékhitar, sous ses disciples, qui ont perfectionné son œuvre, travaillé sans relâche à recueillir des manuscrits, à publier les plus utiles, les chefs-d'œuvre du V^e^ et du XII^e^ siècle, à composer des grammaires plus simples, pour faciliter l'étude de la langue arménienne, une foule d'ouvrages, soit originaux, soit traductions, écrits avec pureté et élégance, la littérature arménienne ne serait plus qu'un souvenir. D'ailleurs une

langue vulgaire, mélange informe de plusieurs langues, tendait sans cesse à effacer l'habitude de la langue littérale; elle subsistait dans le rit, mais elle était devenue inintelligible pour les fidèles. Les Mékhitaristes de Venise ont fait plus que ressusciter le goût de la littérature arménienne par la publication des anciens auteurs, ou d'ouvrages didactiques.

La grande histoire du P. Tchiamtcian a résumé tous les ouvrages historiques de l'Arménie, rappelé aux Arméniens le souvenir de leur gloire passée, et toutes les vicissitudes qu'ont éprouvées leurs pères.

Les travaux du P. Luc Ingigian ont complété l'histoire, en y ajoutant celle des antiquités, de la géographie ancienne et moderne de l'Arménie. Non-contens de restaurer la littérature arménienne, les Mékhitaristes l'ont enrichie par des traductions fidèles, d'histoires, de livres d'instruction, de science ou de piété, des chefs-d'œuvre littéraires des autres nations. Ainsi l'histoire romaine, l'histoire ancienne de Rollin, le Discours sur l'histoire

universelle de Bossuet, ont été traduits, publiés; l'histoire universelle du XVIII^e^ siècle, une encyclopédie abrégée, des traités de rhétorique, d'arithmétique, de géométrie, de trigonométrie, de philosophie, une géographie universelle, ont paru. Si l'on passe à des ouvrages utiles tout à la fois aux Arméniens et aux Européens, on trouve: grammaires, française-arménienne-turque, très-savante, par le P. Arsène; italienne-arménienne-turque, avec dialogues, par le P. Gabriel Avédikian; anglaise-arménienne, arm.-angl., par le P. Pascal Aucher; russe-arménienne, par le P. Minas; allemande-arménienne, par M^r^ Hindoglou; dictionnaire arménien-anglais, angl.-arm., par le P. P. Aucher; italien-arménien-turc, par le P. Emmanuel Tchiaktchiak; français-arménien, et arm.-franç., par le P. P. Aucher. La publication de la Chronique d'Eusèbe, très-incomplète dans le texte grec, traduction arménienne du V^e^ siècle, annotée par le savant P. J. B. Aucher, celle de Philon, de Saint Éphrem, sont de véritables services rendus aux savans de tous les pays. Un ouvrage précieux, surtout pour l'étranger, le *Quadro della letteratura armena* (Ta-

bleau de la littér. arm.), composé par Mgr Sukias de Somal, donne une idée juste et raisonnée, siècle par siècle, des produits de la littérature arménienne. C'est d'après ce *Quadro* qu'est rédigé ce précis imparfait, tronqué, surtout pour ce qui regarde les ouvrages publiés dans ces derniers temps ou prêts à être publiés par les Mékhitaristes de Venise.

NOTICE

SUR

LES ARMÉNISTES.

Il n'est pas étonnant que l'Europe soit restée si long-temps étrangère, indifférente à la langue d'un peuple dont l'histoire, défigurée par les Grecs et les Romains, n'offrait que fables, obscurités, incertitudes. Les invasions, qui désolèrent successivement l'Arménie, ont anéanti grand nombre de manuscrits précieux. Les autres, enfouis dans la terre ou dans la poussière des couvens, étaient souvent inconnus à leurs propres possesseurs. L'invention de l'imprimerie, si bien exploitée par les Mékhitari-

stes de Venise au profit de la littérature arménienne, devait en sauver les précieux débris de l'oubli, et d'une destruction prochaine. Mais ce n'était pas assez pour l'Europe; il fallait donner aux personnes amies des langues orientales, les moyens d'étudier utilement celle des Arméniens: heureusement des grammaires et des dictionnaires bilingues ou polyglottes ont paru; il fallait plus encore, il fallait faire connaître, par des traductions en langues européennes, au moins les principaux chefs-d'œuvre, et exciter ainsi chez les Européens le désir d'apprendre une langue qui contient des ouvrages très-intéressans sous les rapports littéraire et historique.

On ne cite aucun arméniste des temps modernes avant Barthélemi de Bologne, évêque latin, envoyé comme missionnaire en Orient, vers 1316, par le pape Jean XXII. Cet évêque apprit les langues persane, arménienne, et fit quelques traductions du latin en arménien. Au XVII[e] siècle, François Rivola de Milan, publia une grammaire [1] incorrecte de la langue ar-

[1] Milan, 1624.

ménienne, puis un dictionnaire [1] arménien-latin, très-imparfait.

Paolo Firomalli, calabrois, missionnaire en Orient, étudia la langue arménienne, qu'il voulait rapprocher du latin.

Le P. Clément Galanus, napolitain, long-temps missionnaire en Orient, apprit les langues géorgienne, turque, arménienne, composa une grammaire arménienne-latine, intitulée: *Grammaticæ et logicæ institutiones* [2], un ouvrage sous le titre de: *Conciliatio Ecclesiæ armenæ cum ecclesiâ romanâ, ex ipsis armeniorum patrum et doctorum testimoniis* [3]. Les Arméniens pensent que le P. Galanus n'a pu assez bien apprendre leur langue, ni apprécier avec assez d'exactitude toutes les cérémonies de leur rit, pour donner à ses ouvrages, à ses jugemens une perfection digne de fixer l'opinion publique.

Jacques Villotte, jésuite français, après un

1 Paris, 1633.
2 Rome 1645.
3 Rome, 1650.

assez long séjour en Arménie comme missionnaire, revint en France, et publia plusieurs ouvrages en arménien, dans un style médiocre.

Mathurin Veysière de la Croze, français, savant bibliothécaire du roi de Prusse, composa un dictionnaire arménien en deux volumes, une histoire du Christianisme dans l'Éthiopie, histoire écrite en arménien.

L'abbé Guillaume de Villefroy, français, interprète royal des manuscrits arméniens, professeur au collége royal, a composé un Essai de cantiques arméniens, et le catalogue des livres tant imprimés que manuscrits à la bibliothèque du Roi.

Élève de cet illustre arméniste français, l'abbé Lourdet, également français, professeur d'hébreu, étudia avec ardeur l'arménien, et composa un dictionnaire très-volumineux arménien-latin, ouvrage qu'il vint perfectionner au couvent des Mékhitaristes de Venise; cet ouvrage inédit est conservé dans une maison religieuse à Paris.

Jean Joachim Schroder, allemand, qui cultiva heureusement la langue arménienne, en Hollande, a composé : *Thesaurus linguæ armeniacæ antiquæ et hodiernæ, cum variâ priexeos materiâ* [1], ouvrage surtout remarquable par les dialogues, vraiment dans le goût oriental, qui le terminent; un dictionnaire de la langue arménienne, resté inédit dans la bibliothèque publique de Cassel, une histoire inachevée.

Guillaume et Georges Whiston, anglais, après avoir appris la langue arménienne presque sans secours, eurent la gloire de donner, en latin, avec le texte en regard, la première traduction de la grande histoire [2] arménienne de Moïse de Khorène, ainsi que la traduction de son traité de géographie avec des annotations.

Pour la première fois, une chaire d'arménien fut instituée à Paris en 1811. Le professeur, qui, le premier, l'a occupée, Mr Chahan Cirbied, arménien de nation, mort en 1835, a publié quelques Mémoires en français sur l'Ar-

1 Amsterdam, 1717.
2 Londres, 1736.

ménie, et une grammaire, qui, plus claire et moins volumineuse, serait plus utile.

Mr Belland, français, élève de Mr Cirbied, a donné un essai de grammaire arménienne-française, avec quelques courtes traductions, ouvrage précieux dans un temps où il y avait absence totale de grammaires à l'usage des Européens.

L'illustre poète, Lord Byron, étudia la langue arménienne, et composa, avec le secours de son maître, une grammaire arménienne-anglaise.

Mr Saint-Martin, savant français, qu'une mort prématurée a ravi à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France, a cultivé avec succès l'étude de la langue arménienne et publié deux volumes de [1] Mémoires sur l'Arménie, mémoires composés en grande partie d'après la description de l'Arménie ancienne par le P. Ingigian.

Parmi les arménistes vivans, il faut citer en première ligne.

1 Paris, 1819.

Le vénérable supérieur du séminaire Saint-Sulpice, à Paris, Mr l'abbé Boyer, élève de l'abbé Lourdet.

Le grand orientaliste, Mr Étienne Quatremère, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France.

Viennent ensuite par ordre Alphabétique.

Mr Eug. Boré, dont le séjour prolongé en Orient doit faire beaucoup espérer pour la science, et qui, sans doute, l'enrichira d'ouvrages bien plus importans et plus exacts dans les appréciations, que ceux qu'il a déjà publiés, savoir: Saint-Lazare [1] ou histoire des Mékhitaristes de Venise, Description de l'Arménie, dans l'Univers Pittoresque [2], Voyage [3] en Orient.

Mr l'abbé Cappelletti, prêtre de Venise, qui a traduit en latin [4] les œuvres de Nersès Chenorhali [5] en italien, l'histoire d'Elisée.

1 Venise, 1835. – Paris, 1837.
2 Paris, 1836.
3 Paris, 1840.
4 Venise, 1829.
5 Venise, 1840.

Mr Good, anglais qui a publié, dans sa langue une description [1] de Saint-Lazare.

Mr Neumann, professeur à Munich, qui a donné en anglais une traduction [2] très-libre d'Élisée, auteur du Ve siècle.

Mr Pétermann de Berlin, qui a publié une grammaire [3] arm.-lat.

Mr Windischmann, jeune allemand, qui a fait une brochure intéressante sur l'histoire ancienne et moderne de l'Arménie.

Si quelques noms d'arménistes, connus, ne se trouvent pas ici, c'est un oubli purement involontaire; car celui qui les enregistre, voudrait pouvoir les multiplier, et inspirer à tous, dans cet écrit, dans d'autres ouvrages, comme dans le cours public d'arménien à la bibliothèque du Roi, à Paris, le désir de cultiver une langue si digne d'être connue.

1 Venise, 1825.
2 Londres, 1830.
3 Berlin, 1837.

RA

JUN 16 1955